

VOYAGE EN ASIE DU SUD-EST

Henri Boulad, sj
Janvier-Février 1980

EN ROUTE VERS L'INDE

Lundi 7 janvier - Aéroport du Caire : Mon avion pour DELHI a deux heures de retard. Je m'installe et lie amitié avec un chat du grand hall frustré de tendresse. En face de moi un groupe de touristes japonais. Certains d'entre eux essaient galabeyas et kéfiés.

Nous embarquons enfin dans un BOEING 747. Envergure 60 m - longueur 70 m - 353 places - charge 352 tonnes. C'est la première fois que je fais la connaissance d'un pareil monstre.

Mes deux voisines sont du PENDJAB (Nord de l'Inde). Elles parlent entre elles pendjabi - langue douce et mélodieuse qui chante comme une musique. J'ai l'impression d'entendre un mélange d'anglais et d'italien.

Ma voisine de droite - jeune, un charmant sourire – rentre de Londres où elle travaille dans un bureau de poste depuis plus d'un an. Elle passe quelques semaines de vacances en Inde. Son mari travaille aux usines Ford à Londres - pas d'enfants.

Ma voisine de gauche rentre de Toronto ou elle a passé six mois avec sa soeur. Elle ne travaille pas - mariée sans enfants. Son mari possède une ferme au Pendjab, pays de plaines et de cultures.

L'une et l'autre déclarent n'appartenir à aucune religion: "We are SECULAR-MINDED". Il paraît que les gens de cette espèce sont nombreux en Inde. "Nous sommes tous UN en Dieu", alors pourquoi des religions. Ce sont elles qui divisent les hommes et les opposent.

En face de moi un grand Indien avec barbe et moustache, la tête enturbannée de bleu. Cela me rappelle les contes de mon enfance sur l'Inde et les Fakirs - mais au milieu de cette tête solennelle, des yeux d'une grande douceur.

Ce premier contact que je prends avec l'Inde en avion évoque en moi bonté et douceur.

Mardi 8 janvier : Halte à ABU-DHABI. Nous avançons nos montres de 2h. Il est déjà 1h30 du matin. A 4h30 nous survolons une ville, puis une autre dont les lumières scintillent au-dessous de nous. Je consulte ma carte : la première ville doit être Karachi et l'autre Hyderabad du Nord.

Il est 5h du matin. La première aurore se lève au-dessus de l'Inde. Une aurore aux teintes rouges d'une pureté extraordinaire qui monte lentement au-dessus de la ligne toute droite de l'horizon. Ceci me fait rêver aux mystiques d'Extrême-Orient et aux lointaines îles du Pays du Soleil Levant.

Finesse et charme extraordinaires de ces petites hôtesse de l'air japonaises. Il y a chez elles un je ne sais quoi de candide, d'enfantin et d'innocent qui me touche profondément. Je découvre cette finesse extrême-orientale faite de délicatesse, de courtoisie et de discrétion. Je note cela même chez les hommes.

Nous sommes sur le point d'arriver à New-Delhi. Il faut encore avancer nos montres.

ARRIVÉE À NEW DELHI

L'avion commence à descendre sur NEW DELHI. Je n'ai quasiment pas dormi cette "nuit" - largement entamée d'ailleurs par les changements de fuseaux horaires.

Il est 7 heures. Toute la région baigne encore dans les brumes du petit matin. On aperçoit des champs verdoyants, une rivière - probablement la Yamuna, affluent du Gange, sur laquelle est construite Delhi. L'immense cité s'étend au-dessous de nous, à perte de vue - beaucoup de parcs et d'espaces verts.

Christian Troll, Jésuite allemand, islamologue, m'accueille à l'aéroport - c'est un vrai soulagement pour moi que de voir surgir tout à coup sur cette terre inconnue un visage ami. On s'embrasse et on embarque dans un vieux taxi 1930 - genre Haute-Égypte. Partout c'est le même genre de voitures - type chars blindés - qui remontent à l'époque coloniale. Ici on conduit à gauche - noblesse Commonwealth oblige - comme je l'avais déjà noté à Malte. Peu de voitures et très peu d'autos luxueuses - ce qui contraste avec l'Égypte. Par contre des bicyclettes par centaines et centaines. C'est le moyen normal de transport du petit peuple. Je trouve ça vraiment intelligent, car cet engin est on ne peut plus économique et d'excellente qualité. Je constate que tous les moyens de transport - avions compris - sont de fabrication locale.

À part les bicyclettes, il y a de légers landaus à trois roues appelés *cycle rickshaws* et qui font office de taxis à bon marché. Ces landaus, supposés normalement transporter deux personnes, en prennent souvent 4 ou 5, et jusqu'à 10 lorsqu'il s'agit d'enfants à conduire le matin à l'école : bonne manière de résoudre le problème des transports scolaires - avis à notre Frère Keucheyan, chargé de nos autobus au Collège. Mais ce qui fait vraiment de la peine, c'est le conducteur aux jambes squelettiques - souvent un jeune enfant - s'efforçant de pédaler de toute son énergie, le visage ruisselant de sueur et convulsé de fatigue. Je me sens vraiment mal à l'aise en empruntant ce genre de moyen de transport.

Autre particularité qui me frappe dans les rues, des taxis-motos à trois roues, ouverts sur les côtés, beaucoup plus petits et maniables que les taxis ordinaires. Leur prix n'est que 5.000 roupies (soit L.E. 500). Pourquoi ne pas répandre ce genre de véhicules en Égypte ? Cela suppose évidemment des routes correctes, car les petites roues de ces engins ne supporteraient pas nos rues égyptiennes. Ici par contre le réseau routier est en excellente condition, qu'il s'agisse de la ville ou de la province - presque aucune ornière et entretien sérieux. Ma première impression sur l'Inde est extrêmement positive.

PREMIÈRES IMPRESSIONS SUR L'INDE

DELHI, fondée il y a près de 3000 ans, est un lieu de passage entre le Nord et le Sud - ce qui en a fait un lieu stratégique tout au long de l'histoire. Sièges de maints royaumes et empires, c'est aujourd'hui la capitale de l'Inde : vastes avenues bordées d'arbres, splendides jardins publics, résidences de style colonial entourées de grands parcs. Tout est propre, calme, bien entretenu, On sent l'influence britannique, encore très forte, malgré trente années d'indépendance.

La chose qui me frappe, c'est la PROPRETÉ. Propreté des rues, des trottoirs, des maisons, à l'extérieur comme à l'intérieur. Même les plus pauvres habitations, faites de boue séchée ou de tôle ondulée, sont nettes, balayées, bien rangées. Nulle part des tas d'ordure ou des papiers à terre - même dans les plus petits villages où j'ai pu me rendre. Les halles et les marchés populaires sont aussi bruyants qu'en Égypte, mais on n'y trouve presque jamais de ces amoncellements de détritiques, comme c'est trop souvent le cas chez nous. Cette propreté fait que les mouches sont presque inconnues ici. Incroyable, mais vrai !... Il semble

cependant que les régions où l'islam domine soient nettement moins propres que celles où l'élément hindou est majoritaire.

Le peuple indien est un peuple chaste, pur, digne et discret, notamment dans les rapports entre sexes. Retenue, pudeur, réserve et délicatesse dans le comportement, la tenue, le vêtement. Rien de cette violence érotique qu'on trouve en Occident. On se salue généralement en joignant les mains et en s'inclinant légèrement, mais sans se toucher. Je n'ai pas l'impression qu'il y ait là un quelconque refoulement. Ce qui paraît étrange dans ce contexte c'est la tenue féminine qui consiste en un deux-pièces : maxi jupe descendant jusqu'aux pieds et petit boléro serré autour des seins, laissant nu tout l'intervalle, c'est-à-dire la partie du tronc située au niveau de l'estomac. Un voile flottant et transparent recouvre plus ou moins le tout, mais pas toujours. Il est intéressant de constater à quel point les lois de la pudeur sont relatives, selon les pays et les cultures, et que chacun trouve tout à fait normal de dénuder telle ou telle partie du corps sans que cela fasse problème. J'essaie de m'imaginer les réactions de nos Egyptiens si les filles et les femmes se promenaient dans les rues ainsi vêtues.

Ce qui me frappe chez les indiens c'est leur sourire, leur gentillesse, leur courtoisie. C'est par ailleurs un peuple actif, industriel, consciencieux, précis dans son travail. Les produits *Made in India* sont solides et bien faits. On sent une nation qui s'est prise en main, qui veut se construire et progresser. Malgré tout, il paraît que la jeunesse est pessimiste par rapport à l'avenir et songe à émigrer, comme c'est le cas chez nous. En fait, ces jeunes ne réalisent pas assez l'énorme bond en avant réalisé par l'Inde depuis son indépendance. Je viens de lire un fascicule écrit par un jésuite indien, le P. Mathias, sur la situation socio-économique de l'Inde aujourd'hui. Il met en évidence, chiffres en main, les progrès extraordinaires réalisés par son pays depuis 30 ans - et ce, dans tous les domaines. Je pensais à mon essai intitulé *Nos raisons d'espérer dans l'Égypte d'aujourd'hui*. Mais ici le fondement paraît plus sérieux.

Bien sûr, il ne faut pas trop idéaliser, comme j'ai tendance à le faire, car 20% de la population contrôlent 80% de la richesse du pays et 20 grosses sociétés ont en main les 90% de l'industrie. Cette industrie locale qui est de qualité, comme je le disais plus haut, produit absolument tout, de l'épingle à l'avion – *from pin to plane*, comme ils disent ici - en passant par tous les autres secteurs. À l'exception d'une certaine industrie de pointe très sophistiquée, comme l'électronique, où les Japonais demeurent très en avance sur l'Inde. Cet effort intense d'industrialisation a sa contrepartie : un chômage croissant par suite d'une mécanisation croissante, qui est tout à l'avantage du gros industriel, mais qui pose de gros problèmes sociaux.

L'émigration de ces dernières années s'oriente surtout vers les Pays arabes du Golfe, où, en quelques mois un Indien peut amasser une fortune équivalant à des années de travail sur place. J'ai lu sur une affiche en arabe de l'Université musulmane d'Aligarh une annonce pour musulmans désirant des cours d'arabe organisés pour ces travailleurs s'orientant vers le Monde arabe. Ces cours existent aussi dans les autres universités. Tout cela pourrait permettre à d'éventuels jésuites indiens de commencer déjà dès ici leur formation à la langue arabe avant de rejoindre l'Égypte.

Les prix ici sont nettement inférieurs à ceux d'Égypte. La pension d'un scolastique ou d'un étudiant dans une de nos maisons jésuites d'ici est de 200 roupies par mois (soit l'équivalent de L.E. 20) - *Ya balâche* !... On peut avoir un repas très correct dans un restaurant pour 5 roupies (soit P.T. 50). Ce qui est très cher par contre, c'est l'essence ; son prix est de cinq fois supérieur à celui de l'Égypte. L'Inde, en effet, doit importer près de 60% de son essence. Les salaires varient de 200 à 1000 roupies par mois. Cette somme doit couvrir les besoins de toute une famille. En fait 50% de la population vit avec moins de 65 roupies par mois *per*

capita - ce qui est réellement tragique. Donc, malgré tous les progrès réalisés, le problème de la misère demeure.

J'ai appris que beaucoup d'Arabes du Golfe - depuis que le Liban est fermé au tourisme - viennent passer leurs vacances ici, où ils peuvent vivre royalement pour rien du tout. Ils viennent aussi se faire soigner dans les hôpitaux indiens, où les médecins sont - paraît-il - excellents.

Nous sommes en plein hiver et le climat est doux ici à Delhi. L'été - de mars à octobre - c'est l'enfer : de 40 à 43 degrés à l'ombre, sans un souffle d'air.

Il existe deux grands théologats jésuites en Inde, l'un à Delhi, l'autre à Pune. Celui de Delhi, où je me trouve en ce moment, comprend 90 scolastiques. Il applique un programme assez souple, avec certains cours obligatoires et d'autres facultatifs. Atmosphère ouverte et sympathique. C'est là que Christian Troll enseigne l'Islam. Le lendemain de mon arrivée, je donne à l'ensemble de la communauté ma causerie sur l'Égypte, illustrée de diapositives. Le contact est établi, la graine est semée. Priez pour que l'Esprit fasse pousser et germer.

La bibliothèque du scolasticat possède près de 60.000 volumes - avec une très bonne section sur l'islam constituée par Christian Troll. Je rencontre ce soir un jeune Père Indien, le P. Francis Parmar, qui travaille avec un groupe de musulmans chiites dans la Province de Gujerat, au nord de Bombay. Au cours de ses études théologiques il a rédigé un essai sur l'eschatologie comparée entre islam et christianisme - et il prépare en ce moment une thèse sur la religion populaire en Inde. Les musulmans indiens sont près de 80 millions - soit environ 12% de la population. Surtout concentrés dans le Nord, ils lorgnent avec sympathie vers le Pakistan - ce que les Indiens ne leur pardonnent pas. On constate cette animosité notamment au moment des matches de football entre les deux pays.

En fait, entre Indiens hindous et Indiens musulmans l'antipathie est réciproque. Ces derniers, qui sont minoritaires et en situation d'infériorité depuis la sécession du Pakistan, se font difficilement pardonner d'avoir été pendant des siècles les colons et envahisseurs de l'Inde. Dans le dialogue interreligieux, commencé il y a quelques années, les chrétiens font office de médiateurs et d'intermédiaires, car ils sont bien acceptés par les deux parties. C'est en général les chrétiens qui prennent l'initiative de pareilles rencontres, qui sont bien accueillies par tout le monde. Mais le dialogue interreligieux n'en est encore qu'à ses débuts - tout comme chez nous d'ailleurs en Égypte - et les blessures du passé sont encore trop vives pour qu'on puisse aller plus vite.

Les chrétiens sont au nombre d'environ 15 millions - soit 2,5% de la population. Leur rôle et leur importance dépassent de loin celui de leur nombre réel, du fait de leurs institutions et de leur influence. Il reste que la majorité des chrétiens se recrute parmi la classe pauvre, et quelquefois très pauvre - les "intouchables"- ou *Dalits*. Très peu de conversions au christianisme dans les castes élevées, et quelques-unes parmi les musulmans. L'Etat indien est laïque et chacun est libre d'opter pour la religion de son choix.

Les chrétiens sont surtout concentrés dans le Sud (Goa, Kerala, Maduré), où étaient installés les comptoirs portugais, et où les missionnaires ont fondé leurs premiers centres. Au Kerala les chrétiens représentent le tiers de la population. La province voisine, celle du Maduré, est la plus importante au point de vue nombre de jésuites (559), comparée à toutes les autres provinces de l'Inde, au nombre de quinze.

Les Provinciaux jésuites de l'Inde sont justement réunis en ce moment à Hyderabad avec le Père Général, dans leur Assemblée biennale. Je viens d'écrire au P. Ambrose D'Mello, leur Super-Provincial, pour le mettre au courant des premiers résultats de ma tournée en Inde. Je le rencontrerai à Delhi au terme de mon périple, juste avant mon retour en Égypte, le 19 février.

Tout près du théologat de Delhi se trouve notre école secondaire jésuite St Xavier' s School. Le nombre de lycées portant ce nom en Inde ne se compte pas. Je visite cet établissement pendant la récréation du matin, au moment où un petit groupe de professeurs-femmes du Primaire célèbre l'anniversaire de l'une d'entre elles. En guise de tourte, des *fouls médammés* avec un genre de pain *baladi*, plus de la salade, des noisettes, de la mélasse, des boulettes sucrées noires... le tout accompagné de thé au lait. Ces dames m'invitent à partager. Je décline l'invitation, mais partage leur joie.

Ce collège compte environ 3000 élèves, 125 professeurs et 6 jésuites. Classes de 42 à 44 élèves, milieu bourgeois, 10% de chrétiens. La tendance est de prendre de plus en plus d'élèves pauvres. Mais les jésuites, pour arriver à joindre les deux bouts, demandent double scolarité à tous les élèves qui en ont les moyens. Ainsi, chaque enfant riche adopte un enfant pauvre, dont il ignore bien sûr le nom. L'école est libre de fixer les scolarités qu'elle veut, car elle n'est pas subventionnée par l'Etat.

Je remarque dans la cour certains élèves aux longs cheveux noués sous forme d'un petit chignon au-dessus du front. Il s'agit là de garçons appartenant à la religion SIKH, mélange d'islam et d'hindouisme, qui se font une obligation de ne jamais raser ni cheveux, ni barbe. Ils sont surtout originaires du Pendjab, ce qui explique pourquoi ils sont toujours barbus et enturbannés - le turban ayant pour fonction de maintenir leur chevelure nouée. Les musulmans laissent eux aussi pousser leur barbe (mais ni les cheveux, ni la moustache) - une sorte de barbe-collier.

La réservation de mon ticket d'avion me prend plus de temps que prévu et me laisse peu de loisir pour visiter la ville et ses monuments. Christian Troll me prend en croupe sur son scooter et nous faisons un tour de ville ; on passe devant la grande mosquée de Delhi, *Jama Masjid*, le Fort, le Palais des Expositions, le Zoo (le plus grand d'Asie, et peut-être même du monde) : tout cela vu de l'extérieur, faute de temps de s'arrêter - quel dommage... On choisit de visiter plus à loisir les Tombes des Humayun, chef-d'oeuvre de l'art Moghol, mélange de style hindou et musulman. Nous contemplons le Mausolée de Isa Khan, monument octogonal surmonté de dômes, grands et petits, et entouré d'esplanades, de magnifiques jardins et d'une grande muraille, elle aussi octogonale. Le tout respire l'harmonie, le bon goût, l'équilibre. La proportion des espaces est parfaite.

Un autre monument, lui aussi de style Moghol est la tombe de Sadfarjung. Même grâce, même équilibre, même harmonie. Ce monument a directement inspiré le TAJ MAHAL, construit 60 ans plus tard, et que je visiterai demain.

Ce soir MESSE COMMUNAUTAIRE au scolasticat de Delhi. Tout le monde est accroupi à l'indienne sur le tapis de la chapelle. Le célébrant, drapé dans un châle d'or, est lui aussi assis, jambes croisées, devant une table basse. La messe commence par un chant splendide typiquement indien, genre de mélodie méditative rythmée et alternée entre un soliste et l'assemblée - le tout accompagné de toutes sortes d'instruments locaux : orgue, tambour, claquettes de cuivre, petites clochettes et un immense luth de taille humaine.

Cette messe est une splendeur, un rêve. Les voix sont belles, chaudes, pleines et nuancées. L'ensemble respire la beauté, la grâce, le bon goût. On sent derrière cette cérémonie toute une civilisation, qui demeure vivace et qui imprègne toute la vie et le comportement. Plusieurs chants sur des poèmes de Tagore. J'enregistre.

AGRA ET ALIGARH

Jeudi 10 janvier - Nous partons pour AGRA. Il est 6 heures du matin. A la gare de chemin de fer nous sommes assaillis de mendiants. Un gosse aux jambes grêles et blessées, aux pieds convulsés, grelotte sous un lambeau de chemise ouverte sur un torse décharné. Il fait

très froid et encore nuit. L'enfant se gratte avec rage la tête, une tête aux cheveux hirsutes. Il a une plaie au bord des lèvres, un regard de détresse. Il ne mendie pas, mais tout son corps n'est qu'un cri. Il est là, face au buffet où l'on sert café chaud et sandwiches. Je lui donne une roupie. J'ai envie de lui donner mon chandail de réserve, mais mon compagnon m'en empêche en affirmant que l'enfant le vendrait aussitôt.

Vient ensuite un cireur de bottes estropié, s'appuyant sur un bâton. Il est d'une maigreur extrême et me propose ses services. J'accepte. C'est la 4^e ou 5^e fois dans ma vie que je me fais cirer les chaussures. J'accepte, non que mes chaussures aient vraiment besoin d'être nettoyées, mais simplement pour l'aider. Au lieu des 75 pasas qu'il me demande, je lui en laisse 125.

Mais ces petits gestes ne me donnent guère bonne conscience. Je voudrais me vider les poches, faire quelque chose de radical, de substantiel - mais ce serait saborder mon voyage. Alors?... Alors je passe devant cette immense misère avec un dégoût au fond de la bouche et une immense tristesse au fond du cœur.

Les coolies sont accroupis sur le quai, attendant d'être interpellés. Ils sont tous plus maigres les uns que les autres, dans leurs grands châles rouges enturbannés et retombant sur l'épaule. Certains sont de tout jeunes enfants de dix ans. Dressés sur leurs petites jambes grêles, ils s'efforcent de porter sur leur tête deux lourdes valises qui les écrasent. C'est à faire pleurer.

Dans le train, la procession des mendiants continue. Mais ceux-ci me font moins pitié : on sent trop les "professionnels" - et pourtant... qui sait ?... Cette femme aux pieds traînants chante une mélopée. Ce vieillard passe sans rien dire, la main tendue. Un tout jeune enfant chante une chanson aux accents déchirants, puis fait le tour des sièges en tendant la main. Je fais semblant d'ignorer. En arriverai-je à me durcir le cœur ?

Le train est sobre, mais propre : larges sièges de bois à 90 degrés, étagères, porte-bagages solides et en bon état, vitres propres et qui ferment. C'est l'équivalent d'un train égyptien de 3^e classe, avec cette différence que tout est propre et en bon état. On n'en demande pas davantage. Les sièges sont numérotés, tout le monde est assis. Il reste même des places vacantes assez nombreuses. Qui m'avait dit au Caire que les trains indiens étaient surbondés et impraticables ?

Paysage de plaines, de champs et de cultures, qui rappelle beaucoup la campagne égyptienne. La vallée du Gange est, avec celle du Nil, une des régions les plus fertiles du monde.

On s'arrête à la station de Matura, ville natale de Krishna. Brouhaha, cris, va-et-vient de marchands ambulants, de coolies, de mendiants, de voyageurs. Puis le train repart et tout se calme.

Je commande un petit déjeuner : deux œufs sur le plat avec ketchup, deux tranches de pain beurré, une banane et un thé au lait. Le tout pour 4 roupies.

En face de moi, un jeune monsieur avec sa femme et son gosse. Il vient de terminer son armée et se lance dans l'import-export. Son voisin est un jeune irakien musulman qui, ayant su que je venais d'Égypte, se met à me parler en arabe. Il a été professeur dans une école de religieuses à Bagdad et a connu là-bas notre ancienne université jésuite Al-Hikmat.

Le train arrive enfin à Agra avec 45 minutes de retard. Un autobus pour touristes avec guide nous emmène aussitôt à FATEHPUR-SIKRI, capitale du fameux empereur moghol musulman AKBAR. C'est, avec ASHOKA, l'une des plus grandes figures de toute l'histoire de l'Inde. Personnalité fascinante, dont le règne de près d'un demi-siècle, fut un des plus grands de l'histoire. Il fera l'unité de l'Inde et administrera son empire avec une rare sagesse. Il

possédait une vaste bibliothèque et se livrait à toutes sortes d'expériences en mécanique. Ce qui le rend sympathique, c'est sa tolérance. Il fonde une religion syncrétiste rassemblant toutes les croyances dans la foi en un Dieu unique. Il appellera cette religion nouvelle - qui d'ailleurs ne lui survivra pas - *Ad-din Al-Ilâhi*. Comme symbole de cette croyance, il bâtit un lieu de rencontre où quatre ponts se rejoignent au centre du bâtiment, au niveau d'une tribune circulaire. Du centre de cette tribune il dialoguait avec quatre interlocuteurs situés aux extrémités de chacun des ponts et représentant les quatre grandes religions de l'époque : islam, christianisme, hindouisme et bouddhisme. Le représentant du christianisme n'est autre que notre Jésuite le Bx Rudolf Aquaviva, venu spécialement de Goa, avec deux autres compagnons, pour un "dialogue oecuménique". La date de mon passage là-bas correspond presque jour pour jour au 4^e centenaire de cette fameuse rencontre : février 1580 - février 1980.

L'ensemble des monuments de Fatehpur-Sikri est en parfait état de conservation et d'une rare beauté. Les constructions sont de pierre rouge sculptée et merveilleusement finies : de la vraie dentelle. Pelouses, jardins et vasques se succèdent.

Partout, aux alentours du palais, des enfants assis près de jarres arrondies et poreuses, nous offrent de l'eau fraîche qu'ils puisent au fond de leurs jarres au moyen de canettes de cuivre au long manche. Ailleurs un jeune enfant de douze ans se propose, moyennant deux roupies, de plonger d'une hauteur d'une dizaine de mètres dans un des bassins du palais. Je refuse. Il insiste : "*Jumping, jumping...*" et sans attendre ma réponse il quitte lestement ses vêtements et en petit maillot de bain veut courir vers le rebord du temple surplombant le bassin d'eau.

Dans un des magnifiques jardins du palais j'aperçois deux petits singes en liberté qui font ma joie. Il paraît que la chose est courante ici et que des bandes entières de singes se rencontrent sur les chemins de campagne et dans les forêts. Cela peut même être très dangereux, et la moindre provocation peut entraîner une véritable mobilisation de la troupe entière contre l'imprudent. Celui-ci se trouve progressivement encerclé et attaqué ; et cela peut très mal finir. Que pensez-vous si je ramenaiss avec moi en Égypte une de ces charmantes petites bêtes ?

Nous terminons cette journée par la visite du TAJ-MAHAL. Je l'avais tellement vu en cartes postales que je craignais d'être déçu. Mais pas du tout. La réalité dépasse la fiction : c'est pour moi un véritable émerveillement. Il est difficile d'imaginer un chef-d'oeuvre d'une telle pureté, d'une telle harmonie. Vingt mille hommes y ont travaillé pendant vingt-deux ans. Tout autour de l'immense vasque d'argent dans laquelle le palais se mire, des jardins paradisiaques où des milliers d'oiseaux aux coloris extraordinaires vous font rêver à l'île de Robinson Crusoé. Ailleurs, de charmants petits écureuils montent et descendent le long des troncs et viennent sur les pelouses, tout près de vous, grignoter les gousses tombées des arbres. Je retrouverai ces petits animaux dans tous les parcs et jardins de l'Inde.

A ce propos, il est frappant de constater combien le peuple indien aime les bêtes et respecte tout ce qui est vivant : plantes ou animaux. Cette attitude se situe dans la pure ligne de la mystique de douceur et de non-violence, qui est le propre de l'Inde. Pas d'animaux violentés, maltraités ou battus. Et les vaches, symboles de la vie et de la fécondité, se promènent paisiblement dans les rues et sur les places avec la liberté la plus totale. C'est le signe du respect profond que voue l'Indien à tout ce qui vit. On raconte que certains moines hindous poussaient si loin cette répugnance à tuer, qu'ils balayaient le sol avant d'y poser le pied, de crainte d'écraser la moindre bestiole. Certains d'entre eux portent même des masques de gaze afin de ne pas détruire un insecte en inhalant.

C'est dans la même ligne qu'il faut interpréter le VEGETARIANISME, très répandu ici en Inde. J'en ai fait l'expérience dès l'avion qui m'amenaiss ici. Au moment de servir le repas, les

hôtesses de l'air passent auprès des voyageurs pour demander qui est végétarien. A ceux-ci il sera servi un repas spécial, prévu dans toutes les compagnies aériennes desservant le Moyen et l'Extrême Orient. Dans tous les restaurants, c'est la même chose.

Ce soir nous passons la nuit à l'Archevêché, où Akbar lui-même a poussé la tolérance jusqu'à faire construire en ce lieu une église, qui est utilisée jusqu'à présent. Malheureusement, ses successeurs, Shah Jahan et Aurangzeb se révéleront des fanatiques anti-chrétiens et anti-hindous.

L'archevêque d'Agra, Mgr Dominic Athaide, est un Indien, originaire de Bombay. Homme intelligent, plein de malice, il me taquine gentiment au sujet des Jésuites. Féru d'histoire, il est très au courant du passé de l'Inde et spécialement de l'implantation missionnaire chrétienne sur le territoire. C'est lui qui me met au courant de la relation entre le jésuite Rudolf Aquaviva et l'empereur Akbar. Pour étayer ses dires, il m'apporte plusieurs ouvrages sur la question - que je n'aurai malheureusement pas le temps de consulter, car je tombe de fatigue. Mgr Dominic connaît un peu d'arabe pour avoir vécu seize ans en Arabie Saoudite, avant sa consécration épiscopale. Il est bien courant des problèmes de l'islam et a lancé un groupe très vivant sur le dialogue interreligieux, qui est en train d'essaimer. Ses rapports avec l'Imam de la mosquée d'Agra sont excellents.

Vendredi 11 janvier - Nous commençons cette journée par la visite d'un orphelinat et une maison de vieillards tenue par les religieuses de MOTHER TERESA. Celle-ci est devenue une véritable icône nationale, depuis que le prix Nobel lui a été décerné. Elle est au moins aussi célèbre qu'Indira Gandhi et probablement plus aimée. A son retour d'Oslo, des foules d'Indiens, spécialement des enfants, l'accueillaient à l'aéroport de Delhi avec fleurs et ovations. Sa congrégation compte aujourd'hui plus de 1700 religieuses, dont beaucoup de non-indiennes. En Inde, elles possèdent 95 maisons et 54 autres à travers le monde. Il s'en ouvre chaque jour de nouvelles, souvent sur un terrain gracieusement offert. J'espère pouvoir rencontrer Mother Teresa lors de mon passage à Calcutta, pour étudier avec elle les possibilités d'une éventuelle implantation en Égypte. Il paraît qu'elles ont déjà une communauté à Gaza et une autre à El-Arish. Leur vocation est de se consacrer aux plus pauvres des plus pauvres, aux déchets de la société. Je les ai vues à l'oeuvre avec des orphelins, des handicapés, des enfants retardés mentaux, des vieillards. Cela m'a bouleversé. Ci-joint la prière récitée quotidiennement par les religieuses de cette congrégation - prière que je compte adopter comme au moment des repas:

MOTHER TERESA'S DAILY PRAYER

« Make us worthy, Lord, to serve our fellowmen throughout the world who live and die in poverty and hunger. Give them, through our hands, this day, their daily bread and by our understanding love, give peace and joy. »

Vendredi 11 janvier - L'archevêque met gentiment à notre disposition sa voiture pour nous conduire d'Agra à la fameuse université Musulmane d'Aligarh. Cette université, fondée par Sir SAYYED AHMED KHAN, dans le dernier quart du XIX^e siècle, marque un véritable tournant dans la conscience que les musulmans de l'Inde prendront d'eux-mêmes. Sayyed Ahmed Khan, élevé à l'occidentale, est l'un des grands penseurs de l'islam contemporain. C'est sur lui que le jésuite Christian Troll a rédigé sa thèse. Cette université est unique en son genre et servira de modèle à d'autres institutions du même type dans l'Inde actuelle. On y donne à la fois un enseignement coranique et toute la gamme de cours enseignés dans une université normale. Nous avons là un des nombreux efforts de modernisation de l'Islam visant à lier science et religion.

Un immense campus - une vraie cité - rassemble les bâtiments de 48 sections différentes éparpillés au milieu d'immenses jardins à l'anglaise. Cette université, conçue sur le modèle de celles de Cambridge et d'Oxford s'appellera *The Muslim Anglo-Oriental College*. Après

avoir été entièrement musulmane pendant trois quarts de siècle, elle deviendra non-confessionnelle à partir de 1948. L'enseignement coranique obligatoire se limitera désormais aux seuls musulmans, qui forment malgré tout les 90% des 10000 étudiants qu'elle comprend. Ces étudiants sont tous internes, ce qui vous donne une petite idée des logements nécessaires pour accueillir une telle masse de jeunes. La pension mensuelle est d'une LE, pour une chambre individuelle, la scolarité, de deux LE et la nourriture de vingt. On y accepte, paraît-il des non-Indiens aux mêmes conditions. Avis aux intéressés. Il y a paraît-il des universités d'un meilleur standard qui accepteraient des étrangers aux mêmes conditions : par exemple, celle de Delhi, voisine de notre théologat. Une possibilité à examiner pour tel ou tel de nos scolastiques jésuites.

Dans notre tournée sur le campus, nous rencontrons un certain Mahmoud el-Haqq, professeur d'islamologie, qui a vécu un certain temps au Caire, où il a connu les Dominicains Jomier et Anawati. Nous causons ensemble en arabe égyptien. Plus loin, sur l'esplanade de la grande mosquée, un groupe accroupi de Frères Musulmans barbus discutent en cercle. De quoi discutent-ils ? Comme ils parlent Ourdou, je ne les comprend pas - mais le jeune jésuite qui nous accompagnait, Terence Farias, me dit qu'ils est question de savoir ce qu'il faut faire quand on a des distractions dans la prière. C'est vraiment édifiant. En fait, il s'agit de missionnaires, qui iront bientôt à bicyclette de village en village pour enseigner la religion. Je trouve ça admirable. Ma demande de prendre une photo du groupe est refusée.

Nous rentrons le soir même à Delhi. Le train a deux heures de retard. Malgré la largeur des quais, on se fraie difficilement un passage à travers une foule inimaginable qui attend, debout ou accroupie, au milieu de bagages empilés. Tout se passe dans le plus grand respect : pas de bousculade ni de violence. La file avance lentement, doucement et sans heurts. Peuple éminemment pacifique.

BOMBAY

Samedi 12 janvier – Départ pour Bombay avec deux heures de retard. Les retards, sont monnaie courante ici et montrent bien qu'on est malgré tout en Orient. Je profite du retard pour rédiger mon journal de voyage dans la salle d'attente de l'aéroport. On s'embarque enfin dans un autre monstre volant qui s'appelle AIRBUS. Ce n'est pas croyable que de pareilles machines parviennent à décoller du sol - et elles le font avec une douceur extraordinaire. Même légèreté et même souplesse à l'atterrissage.

Dans l'avion, nous sommes servis, cette fois-ci, non par des Japonaises, mais, par d'élégantes Indiennes drapées dans leurs grands saris aux tons chatoyants. Ce vêtement est vraiment d'une dignité extraordinaire. C'est presque une liturgie d'être ainsi servi. Au moment où nos messes se célèbrent parfois en pantalons et manches de chemise, les compagnies aériennes retrouvent le sens du rite et du cérémonial.

Les hôtes de l'air passent et repassent avec de petits godets de cumin. Chacun y prend quelques grains, les met dans le creux de sa main et les avale prestement. Dans les restaurants, l'assiette contenant la note à payer est aussi accompagnée d'un peu de cumin. Il paraît que c'est un excellent digestif, qu'on l'utilise aussi en infusion. A la vérité, je ne l'apprécie guère.

Nous arrivons à Bombay, énorme presque toute déchiquetée : buildings élancés, larges avenues, très peu d'espace vert. Bombay est une ville entièrement gagnée sur la mer et les marécages. Ceux-ci, encore nombreux dans la banlieue, favorisent la prolifération de myriades de moustiques.

Dès l'aéroport, je m'aperçois que Bombay n'est pas Delhi. Delhi, c'est le Nord, c'est-à-dire la richesse, le calme, la propreté, la fraîcheur. Bombay, c'est le Sud, c'est-à-dire d'abord LA

CHALEUR - une chaleur de 41 degrés qu'on nous annonce dès l'avion. Je quitte mes pulls un à un car, aussi étrange que cela paraisse, je commence à sentir la chaleur. Ceci ne m'empêche pas, en arrivant au Collège jésuite où je dois résider, de demander au Père hôtelier deux couvertures pour la nuit. Il me demande : c'est pourquoi ? Je lui réponds que c'est pour me couvrir. Il ouvre alors de grands yeux et me regarde ahuri. Il ne comprend vraiment pas. Après maintes recherches, il finit par mettre la main sur une vieille couverture aussi mince qu'une feuille de papier et à moitié rongée par les mites et les rats. Je m'en contenterai.

Le Sud, c'est aussi la saleté, le dénuement, le sous-développement. Je traverse tout une banlieue de taudis grouillant de monde et de misère et commence à découvrir l'Inde que je me figurais d'Égypte. De nuit, et même de jour, des corps étalés partout sur les trottoirs et aux coins des rues, dans les gares et les jardins. Des corps par centaines et milliers, dormant, enveloppés d'un grand voile gris. Ce sont des migrants de la campagne venus "chercher fortune" dans la cité, et espérant contre toute espérance.

Le type d'homme ici est déjà différent de celui de Delhi : plus brun, mais d'un beau noir-brun presque noir. Les visages sont d'une grande beauté, d'une grande noblesse, d'une grande finesse. Les corps sont maigres - souvent très maigres. On est loin de ces Penjâbis ventripotents du Nord. La stature ici est plutôt élancée, le corps svelte et bien droit, la tête relevée et le torse bombé en avant. La démarche est gracieuse et légèrement ondulante.

Le trajet de l'aéroport au Collège n'en finit plus. Les rues succèdent aux rues, les maisons aux maisons, les quartiers aux quartiers. Ville énorme, tentaculaire, inhumaine, Le trafic me rappelle un peu celui du Caire – mais en mieux, malgré tout - et le besoin de klaxonner est presque aussi impérieux que chez nous. Nous sommes loin ici de l'ordre, du silence, de l'harmonie et de la beauté de Delhi. Mais ce n'est pas cela que je suis venu chercher.

J'arrive enfin à St Xavier's School, située en plein centre, tout près de la gare centrale de chemin de fer. Les Jésuites, rien qu'à Bombay, gèrent cinq collèges secondaires groupant près de 15000 élèves. Ceci sans parler de trois établissements d'enseignement supérieur.

Dans la communauté, plusieurs Pères espagnols qui, après la première guerre mondiale, ont succédé aux Pères allemands. En fait, la variété des missionnaires en Inde a été très grande dans le passé - chaque nationalité assumant une ou plusieurs régions du pays : Belges, Canadiens, Maltais, Italiens, Américains, Français, Australiens. Depuis quinze ans le gouvernement interdit l'entrée de nouveaux missionnaires en Inde. Vu la l'abondance du recrutement local, la présence d'étrangers n'est d'ailleurs plus nécessaire. C'est même le phénomène inverse qui se produit en ce moment et l'Inde commence à « exporter » des missionnaires en Europe.

Ce soir, je rencontre le P. Edwin Rasquinha, Provincial de Bombay, nommé il y a six mois. Il a déjà fait, au niveau de sa Province, un *survey* des dix années passées et un planning des dix ans à venir : perspectives et prospective. Peu de vocations dans sa Province : 5 à 7 par an - ce qui est très peu pour tout le travail à faire. Cependant le Père m'assure que si l'un de ses hommes manifestait le désir d'aller travailler en Égypte, il ne l'en empêcherait pas - et même il l'y encouragerait. J'ai trouvé ça très beau. Aurions-nous eu la même foi, la même générosité ?... J'en doute...

Nous sortons ensemble avant le dîner pour une promenade dans les environs. En traversant un quartier populaire tout proche, je me renseigne pour savoir s'il est prudent de s'aventurer seul dans ces ruelles sombres et tortueuses. Le P. Edwin me répond qu'il n'y a absolument aucune crainte. Cela me rappelle Le Caire où l'on trouve la même sécurité en pleine nuit dans les rues les plus sordides. Je ne puis m'empêcher de comparer avec les grandes capitales d'Europe et d'Amérique. Notre promenade débouche sur des quartiers

résidentiels, puis sur la magnifique corniche longeant la grande baie. Toute cette région a été gagnée sur la mer par les Anglais.

Le soir, brève rencontre avec le Provincial de Goa-Pune, le P. Leslie Almeida. Il est beaucoup plus discret et réservé que le P. Edwin : il ne s'engage pas et ne promet rien. Ces deux Provinciaux quittent ce soir même pour Hyderabad où doit se tenir l'Assemblée Générale des Provinciaux, Vice-Provinciaux et Régionaux de toute l'Inde avec le P. Général. Dans leur ordre du jour se trouve la question de leur collaboration avec l'Égypte qui comporte les trois points suivants :

- Eventuelle formation de scolastiques égyptiens en Inde
- Eventuel envoi de Jésuites indiens pour nous aider en Égypte
- Eventuelle intensification de la présence de l'Assistance de l'Inde en Afrique de l'Est pour libérer Malte de ses obligations dans cette région et lui permettre d'envoyer certains de ses hommes en Égypte.

Je suis content d'avoir pu faire la connaissance d'au moins trois des Provinciaux avant leur assemblée générale. Rien ne vaut une rencontre personnelle. J'espère avoir la possibilité de voir certains autres par la suite.

Dimanche 13 janvier - J'assiste à un bout de messe à la paroisse du Collège. L'église est pleine, avec une majorité de jeunes : garçons d'un côté, filles de l'autre, à quelques exceptions près. Tenue parfaite, belle chorale. Cette assemblée de jeunes est impressionnante.

Je sors ensuite faire quelques visites dans les bidonvilles de la banlieue de Bombay, en compagnie d'un jeune Frère coadjuteur, le F. Maxim D'Mello. Comme je vous le disais précédemment, je suis frappé par la propreté, la tenue de ces maisons composées souvent d'une seule pièce de trois mètres sur trois, où toute la famille est obligée de s'entasser. Les Fernandez, que je visite, représentent une famille catholique typiquement indienne, malgré le nom. Vous savez sans doute que les missionnaires portugais autrefois obligeaient les indiens à adopter des noms portugais au moment de leur conversion au christianisme. Quelle honte !

M. Fernandez est chauffeur de taxi et gagne environ 400 roupies par mois. Cela doit lui suffire pour vivre lui, sa femme et ses quatre enfants. Ils récitent la prière quotidienne en famille, chose est courante en Inde. Nous visitons ensuite deux autres familles, puis un asile de vieillards tenu par les religieuses de Mother Teresa.

L'après-midi je prends le train pour PUNE. Six heures de trajet sur des sièges de bois étroits à 90 degrés, représentent un véritable exercice d'ascétisme. On sent qu'on est dans le pays des yogis et des fakirs ; l'ascèse fait partie de la vie ici. Le train s'engage dans une succession de tunnels, car nous pénétrons progressivement dans une région montagneuse qui va de 1000 à 1600 mètres d'altitude, et qui sépare l'Inde du Nord de celle du Sud. Ce massif montagneux a généralement fait obstacle à l'extension vers le sud des invasions - musulmanes et autres - venant du nord. Beaux paysages, plateaux fertiles, rivières, routes.

PUNE LONAVLA

LE SCOLASTICAT DE PUNE est la plus grosse maison de la Compagnie de Jésus dans le monde. A part les 200 scolastiques jésuites (moitié en philosophie et moitié en théologie), plus de 300 autres étudiants (séminaristes et religieux) suivent les cours et logent dans les environs. Ceci sans compter les professeurs et autres Pères vivant sur cet immense campus. Le P. Général vient d'y passer deux jours et a tout juste quitté hier ce lieu pour se rendre à l'Assemblée Provinciale de Hyderabad. Il a insisté auprès des scolastiques sur le sens

missionnaire, et l'importance de l'apostolat auprès des musulmans. Au plan spirituel, il a parlé de la Trinité et compte écrire bientôt une lettre à toute la Compagnie sur ce sujet.

Lundi, 14 janvier - Je rencontre ce matin le doyen de la faculté de philosophie, le P. de Merneffe, belge wallon, et le P. Francis Pereira, doyen du théologat, ainsi que le directeur du Séminaire diocésain. Je cause aussi avec quelques autres Pères. Il est de plus en plus clair pour moi que Pune n'est pas le lieu idéal pour la formation de nos scolastiques, et qu'il faut sans hésitation lui préférer Delhi. Avantages de Delhi : nombre inférieur d'étudiants (90), tous jésuites - d'où plus de souplesse dans les cours, plus de possibilités pour les scolastiques d'être suivis personnellement. Pune est plus traditionnel, plus rigide, plus strict, vu le nombre d'étudiants, vu aussi le contrôle exercé par les évêques, du fait de son titre de "Séminaire pontifical", ce qui entraîne moins de liberté, de souplesse et de possibilités d'adaptation. Delhi est aussi plus intéressant du fait du nombre plus important de musulmans dans le Nord et de la présence de Christian Troll là-bas. Enfin Delhi est une grande cité, une capitale, avec tout ce que cela suppose de possibilités d'échanges et d'ouverture ; alors que Pune est un coin perdu de montagne complètement isolé.

Mardi 15 janvier - Aujourd'hui journée libre. J'en profite pour faire un peu de lessive et de courrier. Brève visite au CENTRE NATIONAL POUR LA PASTORALE DES VOCATIONS, situé tout proche d'ici. J'emporte avec moi quelques-unes de leurs publications. Ce soir, MESSE EN TAMIL. Je me mords les doigts de n'avoir pas apporté avec moi mon magnétophone pour enregistrer cette messe extraordinaire. Quelle beauté ! Quelle atmosphère de prière et de mystère ! Je ne crois pas avoir assisté de toute ma vie à une aussi belle messe. Le célébrant, qui est par ailleurs musicien, a une voix absolument unique.

LONAVLA est un tout petit bled, en pleine montagne, où se trouve une maison de retraite dirigée par le fameux Père Anthony D'Mello, internationalement connu comme auteur et guide spirituel. Je fais tranquillement la route à pied de la gare à la maison. Les immenses arbres et les buissons touffus bordant le chemin évoquent en moi les forêts tropicales. Calme, paix, silence. Le coin est vraiment bien choisi pour un lieu de recueillement.

Cette maison s'appelle SADHANA, ce qui signifie; ma manière très particulière et personnelle d'aller à Dieu et de le rencontrer. « What is your SADHANA?.., means: What is your personal approach to God ? ». Selon les individus, ce peut être la nature, la méditation, la rencontre des autres, la souffrance, etc.

Quelques grandes orientations de la spiritualité du P. Anthony : CROISSANCE SPIRITUELLE, LIBERTE INTERIEURE, RELATIONS INTER-PERSONNELLES - tout cela s'articulant pour permettre une rencontre authentique de Dieu. Le P. Anthony insiste beaucoup sur tout l'aspect humain qu'implique une spiritualité vraie et équilibrée. On fait souvent fausse route dans des retraites en supposant réglés tout un tas de problèmes psychologiques, affectifs, sexuels ou sociaux - qui, en fait, ne le sont pas du tout - et dont la solution est un préalable indispensable à une véritable croissance spirituelle dépourvue d'illusions. Le P. Anthony pense que si St Ignace revenait aujourd'hui il ne manquerait pas d'intégrer à ses *Exercices* tout l'acquis réalisé par les sciences humaines contemporaines. A nous donc de le faire dans l'esprit même de cet "humanisme chrétien" si propre à Ignace. Le P. Anthony, d'ailleurs, est un homme tout à fait décomplexé et qui respire la santé et l'équilibre.

Autres idées glanées dans ma conversation avec le P. Anthony : il est important d'avoir une grande liberté et une grande souplesse par rapport à la structure des Exercices et à leur développement. Tenir davantage compte de la personne qui les fait, de son stade de maturité et de développement. Grande liberté aussi dans l'adaptation des *Exercices* au retraitant, les *Exercices* étant faits pour l'homme et non l'homme pour les *Exercices*. Danger donc de coller de façon trop stricte et littérale au texte et à la lettre, comme on tend à le faire

actuellement. Les premiers Pères avaient sur ce point beaucoup plus de liberté. Par exemple, l'*Ad Admorem* pouvait très bien venir en deuxième semaine, etc...

La longueur de la retraite n'est en aucun cas un critère d'efficacité. Il est souvent plus avantageux d'avoir une ou deux semaines qu'un mois entier. Des reprises au cours des années suivantes pour un *follow-up* sont en général plus utiles qu'un long temps consacré d'un seul, coup à la retraite. Cela permet aux idées de mûrir et de faire leur chemin. On se remet ensuite en état de discernement et de relecture de sa vie à la lumière de tout ce qu'on a expérimenté et vécu entre temps. Le P. Anthony croit beaucoup à l'importance de cette relecture au cours de la retraite et pense qu'il faut lui consacrer un temps assez substantiel.

Importance de la direction spirituelle en groupe. Ce dialogue entre directeur et dirigé peut très bien se faire à huis clos, mais il peut aussi se faire en présence du groupe, si le dirigé y consent. Autant cela est difficile, autant, paraît-il, cela est extrêmement libérant et d'un énorme profit pour tous. Chacun s'aperçoit peu à peu que ses problèmes les plus intimes et les plus personnels sont aussi ceux des autres et qu'au fond, nous sommes tous pétris de la même pâte et que nous passons plus ou moins par les mêmes difficultés. Cela suppose, bien entendu, une bonne connaissance mutuelle et beaucoup de confiance réciproque. Il faut aussi que le groupe soit assez restreint.

Comme je rentre ce soir même à Bombay, dans l'après-midi, le Frère Mario m'emmène à la gare sur son scooter. Le train est pris d'assaut avant même de s'arrêter, exactement comme en Haute-Égypte. Mario m'avait prévenu d'attendre sur le quai, jusqu'à ce qu'il me fasse signe de monter. Le voilà enfin qui agite la main par la fenêtre en souriant de toutes ses dents. Ma place est « réservée ». En fait, au bout du compte, tout le monde est assis.

JOURNEE TOURISTIQUE A BOMBAY

Jeudi 17 janvier - JOURNÉE TOURISTIQUE en autocar avec guide. J'ai le choix entre une visite de la cité - musée, monuments, places, rues - et une visite de la banlieue. Je choisis la seconde, car la ville de Bombay elle-même présente assez peu d'intérêt. Elle représente un assemblage monstrueux d'immeubles et de taudis qui n'a vraiment rien d'attrayant. Quant aux musées... non merci.

Dans l'autocar, je fais la connaissance d'un jeune homme de 29 ans - Vaïd - employé dans une société de pétrole à Chandigarh, dans le Penjab. Chandigarh est une ville ultramoderne conçue et réalisée par le Corbusier. Les Français ont aussi, paraît-il, accompli quelques gros travaux - de barrages notamment - dans cette région du nord de l'Inde. Ce jeune homme éprouve un besoin fou de communiquer, d'échanger, de parler à quelqu'un. En ce qui me concerne, j'aime bien de temps en temps être seul, rêver, contempler. Mais il ne me lâche pas d'une semelle. Je fais, contre mauvaise fortune, bon cœur. C'est d'ailleurs pour moi l'occasion d'apprendre un certain nombre de choses.

Vaïd fait donc du tourisme, car ses appointements le lui permettent. Il gagne mille roupies par mois (= L.E. 100) - ce qui, pour l'Inde, est une assez belle somme. Sans parler d'autres avantages que lui procure la société : assurances, voyages gratuits, bonus sur les bénéfices... Sur ces mille roupies, il en dépense 500 (loyer d'une petite chambre très simple : 125 Rp - Nourriture : 275 Rp - Frais divers : 100 Rp) , et en envoie 500 à sa famille..

Vaïd est hindouiste et croyant, mais, dans sa famille, chacun pratique la religion à sa manière. La mère, très dévote, se lève tôt le matin et, après ses ablutions rituelles, change de vêtement en signe de purification et de renouvellement. Elle allume ensuite de très fines baguettes de "*dhoop*" ou de santal ("*aggarbat*") face à chacune des divinités représentées dans la maison : KRISHNA, le dieu de l'action - RAMA, le dieu de la véracité, SHIVAJI, le créateur du monde - LAKSHMI, le dieu de l'argent - SARBASWATI, le dieu de l'éducation -

les sept soeurs MATA-SATNARYAM, etc. La dame récite ensuite, face à ces icônes, des prières contenues dans un petit livret.

Nous commençons par la visite d'une usine d'embouteillage de lait de gamousse. Bombay est une des plus grosses cités industrielles de l'Inde, et la gamousse, la bête laitière la plus répandue ici. Aurait-elle été importée chez nous par les Anglais, ou sa présence en Égypte remonte-t-elle à l'Antiquité ?... Je laisse aux "savants" le soin de répondre.

Je visite ensuite le BORIBLI NATIONAL PARK, un "SAFARI PARK" réservé aux LIONS. La différence entre un Safari-park et un zoo est très simple : dans le zoo, l'animal est en cage et l'homme en liberté - dans le Safari-park, c'est l'homme qui est en cage et la bête en liberté... On nous met donc dans une camionnette entourée de barreaux, et la lourde porte coulissante s'ouvre pour nous laisser passer. Nous sommes là tous, aux aguets, pour tâcher d'apercevoir une de ces bêtes. Tout à coup, un cri : "Des lions sur la droite !.." Tout le monde se précipite aux fenêtres et la voiture fait halte. Deux lionnes sont là, paresseusement couchées sous un arbre, et nous contemplant d'un œil indifférent. Les photos que nous prenons n'ont pas l'air de les émouvoir.

Nous poursuivons notre chemin. Deux autres lionnes sont devant nous étendues au milieu des buissons, à une dizaine de mètres. Re-stop. Re-photos. Re-départ. La voiture s'approche enfin tout près de trois lionnes se prélassant au bord d'une nappe d'eau, à quelques pas de nous. La voiture est mal placée pour qu'on puisse les photographier. Quel dommage ! Qu'à cela ne tienne : le chauffeur nous ouvre une trappe pratiquée dans le plafond, qui permet à tout le buste d'émerger. Je suis le premier à sortir la tête et à braquer ma mini caméra sur les bêtes. D'un bond, elles pourraient être sur moi, mais elles ne sont décidément pas très agressives.

Ailleurs, on aperçoit deux bêtes assez éloignées. Le chauffeur ouvre la porte, descend de la voiture, et se met à leur lancer des pierres pour les faire approcher. Tout le monde retient son souffle, car, des buissons d'alentour, un lion pourrait surgir qui ne ferait qu'une bouchée du chauffeur. Rien ne se passe heureusement : celui-ci n'est pas mangé... et les deux bêtes n'ont pas bougé.

Et voilà : le tour est terminé. On n'a vu que des lionnes. Où sont donc les lions ? Cette séparation des sexes a-t-elle à voir avec le puritanisme ? Est-elle un remède à la surpopulation ? Ou bien tout simplement, le chef de l'Etat étant une femme, l'honneur est aux femelles ?....

L'autocar nous emmène ensuite visiter KANHERI CAVES, genre de temples-grottes sculptées à même la montagne, et ayant servi de sanctuaires et de lieux de prières à des moines bouddhistes. Sur plus d'une centaine, nous n'en visitons que trois, pour passer ensuite près de TULSI LAKE, l'un des cinq grands lacs qui alimentent en eau douce la ville de Bombay. Nous terminons enfin par un moment au bord d'une des plages de la banlieue bordée de grands cocotiers : ça fait très polynésien... La marée basse a laissé derrière elle de grands espaces à moitié secs. Loueurs de chevaux et de *carettas*, charmeurs de cobras et prestidigitateurs, marchands ambulants de toutes sortes vous assaillent et vous proposent leurs services. Lieu très "touristique" où beaucoup de réalisateurs indiens viennent tourner un certain nombre de leurs films. Une chose qui me frappe dans cette tournée, c'est le caractère "tropical" de la flore : arbres gigantesques aux immenses branches, végétation luxuriante rappelant un peu la forêt vierge.

Je rentre de l'excursion épuisé et fiévreux. L'absence de sieste, jointe au rythme tourbillonnant de mon voyage commence à se faire sentir. Je me couche tôt, car demain je dois me lever à 4h pour partir à Goa, haut lieu du christianisme indien et berceau de la chrétienté missionnaire. Les restes de St François Xavier y sont particulièrement vénérés.

Les deux jours prévus pour là-bas seront à peine suffisants pour tout voir. A l'aéroport on m'annonce que l'avion a cinq heures de retard.

VINAYALAYA

Vendredi 18 janvier - Ce contretemps va encore réduire ma brève visite de Goa. Je me rends à une maison jésuite assez proche - VINAYALAYA - pour dire ma messe, déjeuner et prendre un petit temps de repos. A onze heures, je suis de nouveau à l'aéroport, où l'on m'annonce froidement que mon vol est reporté au lendemain matin 8h40. Je me mets en colère et décide d'annuler mon ticket. Dans l'état de fatigue où je me trouve, un voyage-éclair comme celui-ci n'aurait vraiment aucun sens. Je rentre donc gros Jean comme devant à Vinayalaya, où une brève visite était d'ailleurs prévue à mon retour de Goa. J'y passerai donc trois jours : c'est sans doute mieux ainsi, et la Providence fait bien les choses.

Je me renseigne sur le sens de "VINAYALAYA", On m'explique que "VINAY" signifie "humilité", et ALAYA signifie "demeure". Je me trouve donc dans la demeure de l'humilité. Vous pouvez faire le rapprochement avec HYMMA- LAYA: demeure de la neige. Tranquillisez-vous, mes connaissances du Hindi s'arrêtent là, à peu de chose près, car j'ai découvert aujourd'hui que le mot égyptien "BASS", qui veut dire "ça suffit" est en fait un mot hindi qui a exactement le même sens et que les gens emploient fréquemment. Cela faisait longtemps que je m'interrogeais sur l'origine de ce mot dialectal égyptien, que j'avais, par erreur, fait dériver de l'italien "BASTA".

Cet après-midi, j'ai une longue conversation avec le P. ALFRED PEREIRA sur le DIALOGUE INTERRELIGIEUX. Le P. Pereira occupe un certain nombre de postes, soit à Rome, soit en Inde, concernant le dialogue avec les religions non-chrétiennes. Il connaît bien le P. Jean-Yves Calvez, avec lequel il est en contact fréquent. Je vous parlerai une autre fois des problèmes religieux de l'Inde et des caractéristiques de chacune des religions.

Ce soir, je donne ma causerie sur l'Égypte et je présente mes dispo à la communauté, composée notamment de jeunes « *juvénistes* » qui sont ici pour étudier leur langue régionale, le "MARATHI". Quelques espoirs ici et ailleurs pour des recrues indiennes. On en reparlera quand la chose sera décidée.

Samedi 19 janvier - Couché hier soir malade, je me lève ce matin très fatigué... pour me recoucher aussitôt après la messe communautaire des juvénistes, une messe tout entière en "Marathi" avec chants et instruments locaux.

Ce qui commence à me fatiguer en Inde, c'est la nourriture. J'avoue que je n'arrive pas à m'y faire. Tout est servi sous forme de ragoût très épicé et fort peu appétissant (au moins pour moi). Jamais un morceau de fromage, presque pas de confiture. Leur beurre - quand il y en a - est absolument insipide. Bref, j'arrive quelquefois au repas l'estomac contracté, pour ne pas dire révolté, devant ces plats où viande et légumes baignent dans un océan de sauce au curry - ou de tout autre substance similaire. L'Inde n'est pas pour rien le pays des épices...

Comme fruits, la banane est d'usage bi-quotidien dans nos communautés. D'excellentes bananes d'ailleurs... C'est le fruit le plus économique, le fruit du pauvre. J'ai aussi essayé le CHIKKOU, fruit tout rond, qui a l'apparence d'une pomme de terre et le goût de la nêfle, avec deux ou trois noyaux noirs et brillants à l'intérieur. Autre expérience que j'ai faite en ce domaine : la noix de coco verte qui vous est servie décapitée, et dont vous sucez le liquide intérieur au moyen d'une paille. Il paraît que ce liquide a des propriétés digestives et étanche la soif. Il est légèrement douceâtre et plutôt insipide. Les marchands se tiennent sur les trottoirs, entourés d'immenses tas de ces fruits ovales et verts, qui ne rappellent en rien la noix de coco, et que je prenais pour de grosses courges ou des papayes.

LE STYLE DE VIE DE NOS COMMUNAUTÉS JÉSUITES d'ici est assez traditionnel, à l'instar des bâtiments eux-mêmes : vieilles constructions XIX^e siècle – qui me rappellent notre collège du Caire et notre maison de Minia. Le STYLE DE VIE communautaire est assez pauvre - ce qui est très bien dans un pays comme l'Inde. Strict minimum: lits faits d'une planche recouverte d'une paille de 5 cms d'épaisseur - et quelquefois sans matelas du tout. Ameublement misérable. Très peu d'appareils. Toilettes "turques" en général... Qui donc prétendait que les Jésuites indiens vivaient comme des "Nababs" ?... Avoir une voiture dans une de nos maisons n'est pas chose courante, et lorsqu'on en a une, on ne l'utilise qu'exceptionnellement. Les jésuites utilisent normalement pour se déplacer les transports en commun. Il faut reconnaître que ceux-ci sont incomparablement plus faciles et mieux organisés qu'en Égypte.

LE VETEMENT de nos Jésuites est très rarement la soutane. Plutôt une ample chemise et un pantalon de tissu très léger. Dans le sud, c'est souvent un long pagne descendant jusqu'aux pieds. La chaussure nationale est la "ZANNOUBA" - lorsqu'on ne va pas tout simplement pieds nus - ce qui n'a absolument rien de choquant...

Ce soir, bombes, détonations, explosions... Est-ce une révolution ? Les Russes occupent-ils le pays ? Eh bien, non ! C'est tout simplement que l'Inde a gagné le match de cricket contre le Pakistan. Il s'agit là de beaucoup plus qu'une victoire sportive, quand on sait tout l'arrière fonds politique et historique et les sentiments très mêlés qui existent entre l'Inde hindoue et le Pakistan musulman.

Dimanche 20 janvier - Ce matin, je me sens presque rétabli. La journée de repos d'hier m'a été bénéfique. Je fais la connaissance du P. PLACIDO FONSECA, jeune Jésuite au style très gavroche et décontracté, responsable de onze HOMES D'ENFANTS DES RUES - un peu comme ceux que notre jésuite, Paul Warren avait essayé autrefois de fonder à Beyrouth et au Caire. Ces homes sont tenus par des couples de volontaires qui élèvent ces enfants comme les leurs propres - lesquels d'ailleurs font partie de la grande famille.

Enfants courant les trottoirs ou les gares de chemins de fer, cireurs de bottes, marchands ambulants ou mendiants... ont d'abord trouvé le soir dans ces maisons un lieu où dîner, se laver et passer la nuit. Les choses ont ensuite évolué et l'on a davantage structuré l'œuvre pour y ajouter un volet sur l'éducation, l'enseignement et la formation professionnelle. Ainsi équipés et formés, ces enfants continueront leur route tout seuls dans la vie, non sans qu'on leur ait auparavant trouvé un job et un logement.

Je sors ce soir avec le P. Alfred Pereira pour rendre visite à M. HOSSAIN, doyen de la faculté musulmane de polytechnique de Bombay. Son fils - 10 ans - est chez les Jésuites, sa fille, chez les religieuses. Père et fils en sont tous deux aux premiers rudiments de la langue arabe, qu'ils s'efforcent d'apprendre. M. Hossain est très ennuyé de ce que je ne puisse rester plus longtemps ni revenir une autre fois. Il aurait aimé grouper un certain nombre de ses amis musulmans, professeurs et autres, pour une rencontre. Celle-ci aurait normalement dû avoir lieu, si je n'avais pas été obligé de garder le lit.

Nous passons devant plusieurs institutions musulmanes : écoles, facultés, hôpitaux. C'est frappant de voir le nombre d'établissements musulmans à Bombay. Le P. Pereira me fait remarquer que l'Inde est un des rares pays où les musulmans - malgré leur nombre impressionnant (80 millions) - ne sont qu'une minorité dans un Etat laïc. Cette expérience ne peut que leur être bénéfique. Puisse-t-elle les aider à réfléchir sur la situation d'autres minorités dans les pays où l'islam est majoritaire et déclaré religion d'Etat...

BANGALORE

Lundi 21 janvier - Mon avion pour Bangalore, qui devait partir vers 9 heures, a 4h de retard. Je ne m'étonne plus de rien. Après avoir réservé ma place et inscrit ma valise au guichet d'embarquement, je rentre à la maison travailler. De retour à l'aéroport à l'heure indiquée, voilà qu'on m'annonce un nouveau retard de plus de deux heures. C'est admirable... Comme la *Indian Airlines* est la seule compagnie chargée des vols internes pour toute l'Inde, elle est d'un sans-gêne à nul autre pareil. Si une ou deux autres compagnies entraient en lice avec elle, je suis sûr que les choses iraient beaucoup mieux. Certains me disent que les retards de ces jours-ci ne sont pas normaux, et qu'il doit y avoir des grèves en ce moment.

BANGALORE est située en plein centre de la péninsule, dans sa partie méridionale. Des plaines fertiles, des champs tout verts, des lacs par milliers, de légers nuages, de la fraîcheur. Il paraît que le climat de Bangalore est l'un des plus agréables de toute l'Inde : ni trop froid en hiver, ni trop chaud en été. La ville est jolie, sympathique, propre, aérée, pleine de fleurs et de jardins. Quelle différence avec Bombay. Je retrouve un peu ici la beauté de Delhi, mais en moins vaste, en moins officiel, en moins solennel. Ca fait plus petit, plus campagne - bien que Bangalore ait quand même deux millions et demi d'habitants.

Aussitôt arrivé au Collège de Bangalore, je sors en voiture avec le P. Ministre, Denis Coelho, pour une première tournée d'exploration, car le temps presse et mon programme est assez chargé. Nous passons au centre de Pastorale N.B.C.L.C. où je me procure renseignements et documentation sur les sessions de formation possibles cette année, pour le recyclage de Mounir Khouzam.

Nous passons ensuite à la maison des Sœurs du Bon Pasteur - la plus grande maison de la Congrégation dans le monde - où nous rencontrons Sr Marianti, Ursuline indonésienne, qui nous donne un cours pratique de ZEN :

QUATRE POSITIONS DU CORPS POSSIBLES :

- La Japonaise : jambes repliées sous le derrière au-dessus d'un coussin.
- Jambes croisées en lotus ou en demi-lotus, avec coussin sous le derrière pour permettre aux deux genoux de coller au sol.
- Assis sur un siège de prière incliné, tel que ceux que nous utilisons en Égypte.
- Assis sur une chaise, bien droit, sans s'appuyer au dossier, les pieds se rejoignant par leur pointe pour boucler le cercle du corps. De même pour les mains.

(Note : il est important d'être sur un bon tapis assez moelleux pour n'être pas gêné par la rugosité du sol.)

Tenir LA TÊTE bien droite, les YEUX ouverts regardant un point fixe à un mètre devant soi, par terre - le mur étant à un mètre et demi. RESPIRATION très lente par l'estomac. La concentration sur cette respiration aide à se vider de toute pensée. LE RÉGIME ALIMENTAIRE joue un rôle important, car de ce régime dépend la capacité de respirer par l'estomac. Celui-ci doit donc être léger. LUMIÈRE ni forte, ni faible.

Si toutes ces conditions sont remplies, rien ne s'oppose plus à ce que vienne d'en-haut l'INSPIRATION. La DURÉE de la méditation est normalement de 40 minutes, suivies de dix minutes d'une lente procession autour de la chambre, avec les deux mains se rejoignant par l'extrémité des doigts au niveau de la poitrine - tout comme pendant la méditation, et dans l'intention de "boucler le cercle du corps". Une fois cette procession terminée, les participants font cercle et s'inclinent respectueusement les uns vers les autres, les deux mains jointes, pour se saluer. Importance du rite et sens du cérémonial...

Il paraît qu'un jésuite français, le P. Enomiya LASALLE, qui a passé 40 ans à Tokyo, donne là-bas des retraites ZEN de trois et huit jours. Avis aux intéressés. Le mot "ZEN" signifie, paraît-il, la position japonaise assise, les deux jambes repliées sous le derrière.

Mardi 22 janvier – Comme c'est ma seule journée à Bangalore, vu les retards aériens d'hier, j'ai un programme très chargé. Arriverai-je à faire tout ce que j'ai prévu ? Le P. Ministre met heureusement à ma disposition la voiture et le chauffeur de la maison pour la journée entière. Le Frère Noël, coadjuteur, m'accompagne.

Je rencontre d'abord le P. RONNIE PRABHU, conseiller spirituel et directeur de retraites assez connu. Il ne donnera malheureusement pas la session à laquelle j'aurais voulu que Mounir participe entre mars et juin.

Je me rends ensuite à L'INDIAN SOCIAL INSTITUTE où je me renseigne sur les sessions possibles cette année. Entre cet Institut et le NBCLC, il y aura sans doute de quoi constituer un bon programme pour le "recyclage" de Mounir - en y ajoutant certaines visites et expériences *on the field* à Bombay, Madras, Calcutta. Mais il faudra, Mounir que tu te fortifies en anglais, car tu risques de passer complètement à côté si ta connaissance de l'anglais est insuffisante. Dans cet Institut social travaille un jésuite français de Nantes, le P. Paul Guérivière - 60 ans - responsable du Centre de Documentation. Je suis content de pouvoir échanger en français. Lui aussi d'ailleurs.

Rencontre du P. ALEXIS MENEZES, Provincial de Karnataka, qui m'accueille de façon charmante et me donne carte blanche pour parler aux jeunes jésuites des maisons de formation, malgré le fait que les six ou sept vocations annuelles qu'il a suffissent à peine à la relève.

Visite de la grande MADRASSA MUSULMANE de Bangalore, où près de 200 jeunes, venant des divers coins de l'Inde, étudient l'arabe, le coran et autres matières connexes. Ces études, qui durent huit ans, doivent permettre à ces jeunes, une fois retournés dans leur région, d'être soit cheikhs, soit professeurs de religion. Le doyen de l'école, averti à l'avance de ma visite, m'accueille à bras ouverts et avec un large sourire. Il est tout heureux de rencontrer quelqu'un causant l'arabe et s'intéressant à son école. Il a lui-même vécu au Caire quelque temps. Son arabe est laborieux, mais à peu près correct. Très vite, cependant, nous passons à l'anglais où le bonhomme se trouve nettement plus à l'aise. Je propose qu'on prenne de nous deux une photo sur la grande galerie longeant les classes. Il refuse, car, dit-il, sa religion ne le lui permet pas. J'ignorais que l'interdiction de représenter la face humaine dans les mosquées impliquait celle de ne pas se faire photographier. On me prend donc en photo tout seul, et nous passons devant les classes à la porte desquelles s'entassaient les pantoufles des étudiants. Ceux-ci, assis à terre, jambes croisées, par groupes de dix à quinze, répètent à haute voix des textes sous la conduite du professeur. Cela me rappelle mes classes d'arabe au Primaire, à St Gabriel, avec M. Wahba Sawirès, notre prof d'arabe que nous tournions en bourrique.

Nous nous rendons ensuite au NOVICIAT DE LA PROVINCE, au Mont St Joseph, où je donne mon laïus et projette mes diapos sur l'Égypte au 19 novices de la maison. Contact très sympathique. On parle ensuite de parapsychologie et je leur fais l'expérience de la table à soulever. Gros succès. Cela aide à mettre de l'ambiance et à détendre l'atmosphère. J'avais déjà fait le truc à Bombay et je le recommencerai ce soir au Juvénat.

Je fais ensuite la visite de deux congrégations féminines - dont les F.M.M. - pour un premier contact, dans la perspective de l'envoi de recrues indiennes en Égypte. On me donne quelques bonnes pistes. Je passe ensuite rapidement au DHARMARAM INSTITUTE FOR RELIGIOUS STUDIES, puis je termine ma journée par le JUVENAT où je leur parle encore de l'Égypte. Je suis frappé par la grande pauvreté dans laquelle vivent cette douzaine de scolastiques. Ils ont loué en pleine ville un tout petit appartement où l'on peut à peine se

retourner. Une pièce exigüe, aux tables serrées les unes contre les autres, leur sert à la fois de salle de classe et de salle d'étude. Deux autres pièces, aux paillasses à même le sol, à vingt centimètres les unes des autres, représente leur "dortoir". Tout est d'une extrême simplicité et je suis frappé par l'atmosphère de joie qui règne dans la maison.

EN ROUTE VERS LE SUD

Mercredi 23 janvier - DEPART POUR MADRAS. Lever à cinq heures, car l'avion est censé s'envoler à 7h30. Pour une fois, il n'y a aucun retard. L'avion est tout petit, car le nombre de passagers ne dépasse guère les cinquante - dont un quart de français. Ceci a-t-il un rapport avec le fait que la côte méridionale comportait une ancienne colonie française ayant pour capitale Pondichéry ?...

MADRAS, c'est de nouveau la chaleur : l'opération strip-tease avec mes pull-over recommence. Grande cité de plus de six millions d'habitants, bien plus humaine que Bombay, mais pas aussi belle que Delhi. Il y a cependant quelques beaux monuments, dont la municipalité - style colonial anglais - ainsi que l'université - style hindou. Ajoutez à cela un certain nombre de grandes avenues, dont la magnifique corniche - la *Marina*, comme ils l'appellent - toute bordée de jardins et qui aboutit au MONT ST THOMAS où cet apôtre est censé avoir été martyrisé après avoir évangélisé l'Inde. Les communautés syriennes du sud-ouest datent de cette toute première époque.

Sur la magnifique plage de sable fin longeant la *Marina*, je fais la découverte du PLUS VIEUX BATEAU DU MONDE, LE "CATEMARAM". Cette embarcation est composée de quelques troncs de bois plein, légèrement incurvés à l'avant, et noués par devant et derrière avec des cordes. Une fois la traversée terminée, les cordes sont défaites pour éviter qu'elles ne pourrissent, et l'embarcation est réduite à un ensemble de troncs éparpillés sur la plage. A chaque voyage, on rassemble à nouveau le tout et on le renoue avec les cordes. Cette embarcation est pratiquement insubmersible et peut affronter les plus grosses tempêtes.

A Madras, je suis accueilli très gentiment à LOYOLA COLLEGE, où je fais la connaissance du P. CEYRAC, français, missionnaire en Inde depuis 1937. Avec beaucoup de dévouement il s'occupe d'organiser mon séjour des jours suivants et de me piloter sur sa moto à travers la ville. Il apprécie l'extrême gentillesse des Indiens et le raffinement de leur culture - spécialement la culture TAMIL (ou Tamoul), qui est celle du sud-est où je me trouve en ce moment. Cela confirme l'impression que j'avais ressentie en écoutant la messe tamil à Pune. Une réflexion du P. Ceyrac : « En Europe, nous savons lire et écrire, mais nous sommes des barbares. Ici, le peuple est analphabète, mais imprégné jusqu'au fond de lui-même d'une culture extraordinaire. »

Ce soir même, je dois partir pour SHAMBAGANUR, où se trouve le second philosopht de l'Inde, après celui de Pune. Autobus pullman très confortable, qui part de Madras à 10h30 du soir pour arriver à Madurai le lendemain matin à 8h30. Dans l'autocar, je fais la connaissance d'un groupe de jeunes étudiant à Paris et venus passer un mois de vacances en Inde. Ils sont mexicains et équatoriens - à l'exception d'une jeune fille du Bangladesh. Ils parlent entre eux français...

Jeudi 24 janvier - J'arrive ce matin à MADURAI, après dix heures d'autobus. Je me rends à notre école secondaire de langue tamil, St Mary's High School (3000 élèves), où l'on met à ma disposition l'unique voiture de la maison pour me permettre de faire un tour de ville. Un scolastique, Amaldas, régent au Collège, me sert de guide.

Visite du PALAIS DE TIRUMALA NAYAK, grand monarque du Maduré au XVIIe siècle (un peu le Louis XIV de l'endroit). Construction massive aux énormes pylônes. Nous nous rendons ensuite au GRAND TEMPLE DE MADURAI, bâti par le même Tirumala en l'honneur

de Minakshi, épouse de Siva. Ce temple est, avec celui de Bénarès et de deux ou trois autres, parmi les plus importants haut lieux de pèlerinages hindouistes. Un immense quadrilatère de bâtiments, flanqué sur les quatre côtés d'immenses tours semi pyramidales, avec quatre autres du même type, mais plus petites, en face de chacune d'elles. Ces tours sont, de haut en bas et sur leurs quatre faces, recouvertes d'un fourmillement de sculptures peinturlurées représentant les scènes du panthéon hindou, qui est d'une surabondance incroyable. Par l'escalier intérieur, j'ai pu grimper les dix étages d'une de ces tours et contempler de là-haut l'ensemble de la ville.

Au centre du Temple, un grand bassin d'eau verte croupissante, où fidèles et pèlerins font leurs "ablutions". Ces foules défilent ensuite dans les sombres sanctuaires aux murs surchargés de sculptures et aux recoins tout parsemés de petits autels et de statues de dieux, de taureaux, de dragons, de griffons, d'éléphants, d'animaux aux formes bizarres, d'humains aux multiples bras et jambes, de dieux, de déesses et de personnages célestes de tout acabit... Tout cela ne manque pas d'évoquer en moi nos vieilles églises avec leurs sanctuaires dédiés à St. Antoine, Ste Rita, Ste Thérèse, St Georges, et tous les autres saints du paradis.

Partout les fidèles, en foules compactes, se livrent à leurs dévotions : offrir fleurs et fruits achetés à l'entrée du Temple, baiser les statues, les toucher, puis se passer la main sur le visage, mettre de l'encens sur la flamme allumée devant les divers autels, toucher la flamme des mains et s'essuyer le visage, se marquer le front, les joues et les avant-bras de la cendre prise au foyer de l'autel, se prosterner la face contre terre, marmonner des prières... - bref, tout ce que la dévotion populaire a pu inventer pour exprimer, ici comme dans nos mosquées et nos églises, adoration, vénération et intercession. Partout, sous tous les cieux et toutes les latitudes, ce même besoin bouleversant de rejoindre Dieu, l'Infini, l'Absolu, l'Au-delà, à travers les mêmes gestes où s'exprime l'intensité d'un désir qu'aucune technique moderne et aucun "progrès" scientifique ne saurait ni satisfaire, ni supprimer.

Je vois encore cet homme de 40 ans, arrivant au Temple en serrant précieusement tout contre sa poitrine, trois bananes entourées de fleurs. Ayant déposé son offrande sur le sol, face à l'autel, il se prosterne une dizaine de fois, puis, confortablement accroupi, se met à éplucher ses bananes une à une et à les déguster religieusement. Cela me rappelle le geste de quelques ouvriers musulmans, accroupis en cercle sur un trottoir du Caire autour de leur frugal repas, un soir de Ramadan. Au coup de canon annonçant le coucher du soleil - c'est-à-dire la fin du jeûne - ils ont saisi des deux mains leur pain et l'ont religieusement baisé sur les deux faces. Puis, l'ayant porté au front en signe d'action de grâces, ils ont commencé à consommer leur repas comme une Eucharistie.

A l'époque des *snacks*, des casse-croûtes et des sandwiches avalés à la hâte au guichet d'un *Wimpy*, ces gens nous rappellent que tout repas a une valeur sacrée, et que toute nourriture doit être reçue comme un don de Dieu dans l'infini respect d'une action de grâces. Je pense à certaines de nos liturgies, où l'hostie est avalée comme un cachet d'aspirine avec une gorgée de vin consacré.

Dans ce même temple de Madurai, nous avons droit à assister à une cérémonie de mariage. En signe d'union, un cordon d'or tout chargé d'amulettes est passé au coude de la femme, après avoir été touché par l'ensemble des assistants. La cérémonie est suivie d'ovations et de cris, puis d'une procession autour du sanctuaire.

Aussitôt après déjeuner, je reprends un autobus pour Shambaganur : encore près de six heures de route, après une nuit entière de voyage. La Providence fait qu'un scolastique de Shambaganur - John Anthony - se trouve dans le même autocar. Nous faisons donc route ensemble. Il est de CEYLAN, avec cinq autres scolastiques de la même île. Ceylan - ou mieux SRI LANKA - est, paraît-il, une île extrêmement pittoresque aux splendides

montagnes. Le tourisme y est très développé et la vie encore moins chère qu'en Inde. La Province de Ceylan compte 96 jésuites et se trouve en ce moment en crise de vocations.

Nous passons devant ST JOSEPH'S BOYS VILLAGE, un village pour enfants du même type que celui de BOY'S TOWN, fondé aux USA par le Père Flanagan. Il paraît que cette œuvre est tenue par les Frères des Ecoles Chrétiennes, à l'instar d'un autre village du même type dans les environs de Madras. A visiter par le P. Mounir...

L'autocar commence ensuite l'escalade de la montagne, car Shambaganur est un nid d'aigle logé à près de 2.000 mètres d'altitude, tout près du fameux lieu touristique de KODAIKANAL, qui est une pure merveille de forêts, de lacs, de silence et de paix. Le chauffeur est d'une incroyable virtuosité - ce qui contraste avec l'ensemble des chauffeurs indiens qui sont en général d'une prudence excessive, pas du tout à mon goût. Sur un petit ruban de route, tout en zigzags et en lacets, il avance à toute allure. A droite, la verticale de la falaise, à gauche, l'autre verticale du précipice. L'autocar frôle l'un et l'autre et penche dangereusement à chaque tournant. Je retiens mon souffle... mais je trouve ça *exciting*. J'ai toujours aimé le danger et l'aventure. Le plus extraordinaire, c'est lorsqu'il double un autre autocar ou un camion. Là, c'est du vrai *suspense*... Je me demande comment ils font la nuit pour circuler sur une pareille route.

De temps en temps, un torrent, une cascade, une chute d'eau... un singe qui traverse la route et nous regarde tranquillement passer. Nous arrivons à Shambaganur : il est sept heures du soir. L'air est froid et l'atmosphère d'une pureté extraordinaire. Brève rencontre ce soir avec le P. Michael Amalados, Vice-Provincial chargé de la formation en Inde. J'aurai l'occasion de le revoir à Delhi à la fin de mon voyage... Prière du soir, dîner, film indien non sous-titré. Mes yeux se ferment. Je me retire au bout de dix minutes, car j'ai vraiment eu mon compte de fatigue aujourd'hui.

Vendredi 25 janvier - Je donne ma causerie sur l'Égypte aux soixante scolastiques philosophes, puis le P. Recteur m'accompagne en voiture jusqu'à Kodaikanal, où j'admire les magnifiques paysages. C'est un véritable enchantement... Que ne puis-je rester ici quelques jours, contempler, faire ma retraite...

Nous sommes ici au sommet du massif montagneux qui couronne le sud de la Péninsule, tout près de la frontière qui sépare le Madurai du Kerala. En continuant un peu vers l'est, nous entrerions dans les montagnes du Kerala, qui retombent ensuite vers la mer, de l'autre côté. En fait, la région habitable du KERALA se réduit à une étroite bande côtière très pauvre. C'est ce qui fait que la majorité des Kéraliens - peuple travailleur et consciencieux - émigre vers les pays du Golfe ou vers la région industrielle du nord, où leur travail est très apprécié. Le taux d'alphabétisation et d'instruction au Kerala est le plus élevé de toute l'Inde, grâce à l'effort des missionnaires.

Vous savez, sans doute, que le Kerala est le coin le plus chrétien de l'Inde (33%), avec son voisin, le Madurai (15%) – ce qui est énorme par rapport aux deux et demi pour cent de chrétiens pour l'ensemble de l'Inde. Les innombrables vocations de cette région alimentent l'Église des autres régions de l'Inde, et leurs congrégations - surtout féminines - s'implantent un peu partout en Asie, en Afrique et au Proche-Orient. Une piste intéressante pour nous?...

Il est presque midi. Je m'embarque pour Dendigal : encore plus de quatre heures d'autocar. DENDIGAL est une ville au tiers musulmane, et notre école a plus de 4.000 élèves, dont 350 internes du secondaire. Pour tout ce monde, rien que dix jésuites, dont la moyenne d'âge est plutôt élevée. Le Recteur lui-même enseigne. Tout cela me rend très humble par rapport à notre CSF et à nos prétentions. En voyant l'admirable travail accompli dans le silence par nos jésuites indiens, je ne puis m'empêcher d'éprouver un certain remords en venant ici demander de l'aide. Les contacts avec les musulmans sont aussi réels et bien plus nombreux ici que chez nous, et je ne comprends pas pourquoi nous avons un

peu tendance à nous prendre pour le nombril du monde. Un bon exercice de modestie à méditer.

A Dendigal, je rencontre le Provincial de Madurai, le P. Rex A Pai - un homme charmant, humble, décontracté - qui a fait ses quatre ans de théologie à Fourvière, en France, où il a connu plusieurs de nos Pères de la Vice- Province, auxquels il envoie ses salutations ici. Sa Province est la plus nombreuse de toute l'Inde : 559 jésuites. Causerie ensuite aux 32 novices de la Province. Ce chiffre, qui groupe les deux années de noviciat, peut paraître très élevé. En fait, il est loin d'être suffisant pour assurer la relève. Malgré cela, le Provincial ne dit pas non à une éventuelle collaboration avec l'Égypte.

Dans la même ville de Dendigal se trouve aussi le Troisième An. Mais les Tertiaires sont en grande retraite et je n'ai d'ailleurs pas le temps de les voir, car je repars ce soir même à Madras par le train de nuit. On n'a malheureusement pas pu me réserver une couchette et je suis obligé de faire le trajet - excepté les deux dernières heures - assis sur un banc de bois, comme le bon petit peuple qui m'entoure.

MADRAS

Samedi 26 janvier - Nous arrivons à Madras à huit heures. Je profite de cette matinée libre pour rédiger mon journal de voyage et faire ma petite lessive. L'après-midi, rencontre du P. CLAUDE D'SOUZA, directeur de l'AICUF (*All India Catholic Universities Federation*). C'est ici le grand centre national du mouvement catholique étudiant qui rassemble 25000 étudiants catholiques répartis en 300 groupes à travers tout le pays. Ce chiffre représente le tiers de l'ensemble des universitaires catholiques de l'Inde, qui est de 75000. Ce mouvement a pour but de pousser le jeune, au nom de l'Évangile et de la foi, à un ENGAGEMENT REEL ET EFFECTIF AU SERVICE DES AUTRES, et surtout des plus pauvres. Engagement social, mais à partir d'une motivation spirituelle. Faire que le rêve de Jésus devienne réalité en créant une nouvelle famille, en construisant une nouvelle société. Le P. Claude insiste sur la situation d'injustice et d'extrême misère dans laquelle vivent la majorité des Indiens. Il souligne aussi que le système des castes existe toujours, surtout dans les campagnes, et que cent millions de Harijans (les "intouchables") sont traités comme des chiens par les seigneurs féodaux et autres membres des hautes castes. Un exemple : un Harijan n'a pas le droit de porter des sandales. La situation est aussi dramatique parmi les tribus, lesquelles groupent encore cinquante autres millions. Le but de l'AICUF est de changer cet état de fait par une conscientisation systématique à travers réunions, séminaires, revues dans les différentes langues locales, etc.

Conversation avec le P. Ceyrac, qui a été responsable national de l'AICUF pendant 15 ans (de 1952 à 1967) et lui a donné son style actuel. Le P. Ceyrac me dit découvrir chaque jour de nouvelles valeurs en Inde, pays inépuisable, fascinant. Dans la ligne du développement social, il organise avec le P. Claude D'Souza des camps de travail dans les villages de la région pour des groupes de Français et d'Européens désireux de servir l'Inde. Mais il leur précise bien qu'ils viennent non pour donner, mais pour recevoir. En fait, c'est pour eux un véritable éblouissement, une radicale conversion. Ils découvrent tout un monde de valeurs nouvelles - et pourtant tellement anciennes - mais qu'ils ont perdues, abandonnées, oubliées.

CONDITIONS pour participer à de pareils camps:

- payer son ticket de voyage
- payer sa nourriture : environ 40 roupies par jour (soit P.T. 40)
- payer le matériau de construction qu'on utilisera pour bâtir le dispensaire, la léproserie, le centre social, etc.

Ces camps sont précédés de trois jours d'initiation intensive sur la situation sociale, économique, culturelle et religieuse de l'Inde. Malgré la difficulté d'organiser de pareils camps, le P. Ceyrac continue de le faire, car il est convaincu de l'extrême profit qu'en retirent ceux qui y participent.

Ce soir, spectacle de danse classique indienne. Deux danseuses, en costumes rutilants de bleu, de rouge et d'or, exécutent avec une grâce incomparable quelques danses folkloriques traditionnelles. Chaque geste, chaque attitude, chaque position des doigts, du tronc, des pieds, de la tête, est étudié avec une extrême précision, et exécutée avec une grande finesse. Un vrai chef-d'oeuvre de perfection esthétique.

Quelques remarques sur la tenue vestimentaire dans le sud de l'Inde. A partir de Bombay, il est de plus en plus courant de voir des hommes en short : policiers, hommes du peuple, hommes d'affaires. Encore plus au sud, (Madras, Tamil Nadu) le pagne remplace le short, parce qu'encore plus frais. Ce pagne, noué autour des reins, est fait d'un tissu très léger - blanc, si la tenue est officielle, de couleur dans la vie ordinaire. Il descend normalement jusqu'aux pieds. Pour se mettre à l'aise, on le retrousse souvent à moitié en dénudant les jambes. Cette tenue est à peu près générale pour les hommes dans le Sud.

Quant aux femmes, elles ont la même tenue que dans le nord : sari et boléro serré autour de la poitrine, avec l'entre-deux dénudé. Les couleurs du voile sont cependant beaucoup plus vives et chatoyantes que dans le Nord et représentent un véritable enchantement pour l'œil. Lorsque les femmes forment un groupe au bord des trottoirs, c'est un ondolement de formes, de lignes et de couleurs qui évoque une fête ou un festival.

Cette tenue donne à la femme la plus pauvre, la plus quelconque, la plus ordinaire, un port de reine. Les balayeurs des rues et les porteuses d'eau exécutent leur fonction avec une solennité et une grâce qui fait de leur travail une véritable liturgie.

A partir d'un certain âge, les femmes du peuple, dans le Sud, se dispensent du boléro couvrant les seins et ramènent sur la poitrine l'extrémité supérieure du sari. Ce voile, assez lâche, laisse souvent la poitrine à découvert, mais ceci n'a rien de très provocant, car leurs seins ont été réduits par l'âge à l'état de mamelles flasques et pendouillantes. Les mamans portent normalement leur enfant à califourchon sur la hanche gauche, ce qui augmente la cambrure des reins et l'élégance de la posture.

Les garçons sont partout en short. Rien de ce puritanisme pudibond que l'on trouve en Égypte, où les jambes découvertes constituent une offense à la pudeur. Les petites écolières portent souvent de petites jupes bleu-indigo, couleur typiquement indienne et objet de commerce et de trafic aux temps héroïques de l'ère coloniale.

Dimanche 27 janvier - Ce matin, messe en anglais à la grande chapelle gothique de Loyola College. C'est la seule messe en anglais de la journée, toutes les autres se célèbrant en Tamil. Eglise pleine, surtout de jeunes : hommes d'un côté, femmes de l'autre. La pratique religieuse des catholiques en Inde est de 95%...

Pour clore ce premier séjour en Inde, voici une petite anecdote : Pondichéry, Ceylan, Calcutta et Bombay entrent en dialogue:

- Pondu, chérie ?
- C'est lent.
- Quel, cul t'as ?...,,
- Bombé.

SINGAPOUR

DEPART POUR SINGAPOUR. Contrôle très strict à l'aéroport de Madras où un minuscule canif m'est enlevé et remis à l'hôtesse de l'air. Je dois le réclamer à ma descente d'avion, une fois arrivé à Singapour. Ce petit instrument, tout juste capable de peler une pomme, est considéré par eux comme une arme dangereuse. Au débarquement, je perds un temps fou à courir derrière ce canif. Personne ne le retrouve. Furieux, je dépose plainte et exige une compensation de 100 dollars de la compagnie d'assurance, qui devra me verser cette somme au Caire. Ca leur fera une bonne leçon.

SINGAPOUR est une petite île de 40 kms sur 20 qui ne dépasse pas les deux millions et demi d'habitants. Constituée en République indépendante, Singapour est célèbre par sa propreté et par l'exemption des droits de douane dont elle jouit. Tout cela, je l'apprends de mon voisin, un jeune singapourien employé aux téléphones.

Nous avançons nos montres de deux heures : il est six heures du soir. Au-dessous de nous le soleil à son déclin miroite sur une mer toute parsemée d'îles, de presque îles, d'estuaires, de lagunes, de marécages. Je consulte ma carte. On doit être en train de doubler l'île de Sumatra, à moins que nous ne survolions la pointe de la presqu'île de Malaisie. Singapour est située à l'extrémité de cette presqu'île, à laquelle elle est rattachée par un pont de plus d'un kilomètre.

L'avion descend lentement : partout des arbres, une végétation surabondante, de magnifiques pelouses. La ville répond bien à la description qu'on m'en a faite. De majestueuses avenues bordées d'arbres et de verdure, de grands buildings modernes. Partout la propreté, l'ordre, la discipline. Deux cent livres égyptiennes d'amende à celui qui jette un papier à terre. Autant à celui qui fume dans un transport en commun. Au bord des trottoirs, les piétons attendent sagement le signal pour traverser une rue absolument déserte d'autos. C'est un peuple policé, "civilisé", un "pays de consommation", un petit coin d'Europe ou d'Amérique. Je retrouve d'ailleurs ici, comme dans les grandes cités d'Occident la même tristesse, la même solitude. Les gens se croisent sans se regarder, sans se parler. Jamais un sourire. Les enfants sont sages, polis, bien élevés, propres et sérieux comme des papes. Ils sont parvenus à tuer l'enfance... Quelle différence avec l'Inde pauvre et souriante... Est-il donc fatal que notre civilisation moderne, notre société de consommation apportent avec elles tristesse et solitude ?... Sommes-nous tous guettés, à plus ou moins brève échéance, par les fléaux de ces "paradis terrestres"?

Singapour représente mon premier contact avec la Chine, car 75% des Singapouriens sont d'origine chinoise, et ceci se remarque. Les autres habitants sont malais à 15%, Indiens à 8% et Européens à 2%. Les chrétiens représentent environ 5% de l'ensemble, et les catholiques un peu plus de la moitié de ce nombre. La pratique des catholiques est très élevée : plus de 80 pour cent.

JAKARTA

Mardi 29 janvier - DEPART POUR JAKARTA. Tout le long du trajet, nous survolons la côte est de Sumatra. Une côte tout en détours et contours, toute morcelée, déchiquetée, fluctuante, capricieuse. Avec des îles partout, par centaines et milliers : des îles de toute espèce, de toute forme, de toute dimension. Il y en a pour tous les goûts. L'Indonésie forme un ensemble d'environ 15.000 îles, dont 9000 seulement sont habitées.

Voici enfin JAVA. Bien que plus petite que ses trois soeurs aînées de l'archipel - Sumatra, Bornéo et la grande Célèbe - Java est pourtant la plus peuplée. A elle seule, elle groupe près des deux tiers de tout l'ensemble de la population d'Indonésie. C'est, paraît-il, une des plus fortes concentrations humaines du globe, mais, pour quelqu'un venant d'Égypte, cela reste

raisonnable et rien n'évoque le fourmillement de la ville du Caire ou de certains villages de Haute-Égypte...

Un fleuve à l'eau boueuse serpente au milieu de champs et de plaines détrempés d'eau : probablement des rizières. Le riz est la principale culture et le plat national indonésien. Ca nous promet... En fait il tient habituellement lieu de pain et se mange aux trois repas. Une végétation touffue et surabondante alterne avec les rizières. Le sol de Java est, paraît-il, particulièrement fertile et il suffirait que quelqu'un, appuyé sur son bâton, prolonge un peu sa conversation, pour qu'au moment de continuer sa route, il s'aperçoive que le bâton a pris racine et commencé de germer. Le sol de Java peut donner jusqu'à trois récoltes par an.

A l'aéroport de Jakarta, quelqu'un fait de grands signes en agitant les mains du haut de la tribune d'accueil. Mon coeur bat. Est-ce bien à moi que ces signes s'adressent ? Eh bien oui, c'est Alex qui m'attend. On s'embrasse chaleureusement. Même sentiment qu'à Delhi, lorsque Christian Troll m'accueillait : impression de joie, de soulagement, de délivrance qu'éprouve l'étranger tombant du ciel dans un pays absolument nouveau. Cela me persuade encore davantage de l'importance d'accueillir à l'aéroport du Caire nos hôtes de passage. Bravo Frère Munch !

JAKARTA : six millions d'habitants, quelques très belles avenues, peu de grands immeubles, et une infinité de petites maisons basses aux toits rouges fortement inclinés, à cause de la surabondance des pluies. Une multitude de petites ruelles tortueuses se fauillent entre ces maisons. Je retrouve ici les pittoresques auto-rickshaws et cycle-rickshaws de l'Inde. Des motocyclettes japonaises, rutilantes de nickel et de soleil, sillonnent les rues à toute allure, par centaines et milliers. Depuis dix ans, la moto tend à remplacer la bicyclette, qui a quand même toujours sa place dans le trafic. Il est tout à fait courant de voir femmes, jeunes filles et même religieuses circulant à moto. Souvent le mari prend sa femme en croupe ou en amazone, avec le gosse coincé entre les deux. Spectacle touchant de tendresse.

Je suis accueilli à CANISIUS COLLEGE - ou mieux: *Kolese Kanisius* - qui compte 1.100 élèves de 12 à 18 ans (sections préparatoire et secondaire). Moyenne des élèves par classe : de 40 à 45. Deux Pères et un scolastique tiennent tout cet ensemble. Je demande comment est-ce qu'on fait pour l'animation et la direction spirituelles, on me répond qu'un certain nombre de laïcs ont été libérés pendant une année entière à plein temps pour suivre des cours de *counselling* qui leur permettent de tenir le rôle de Pères spirituels. Beaucoup de professeurs-femmes, souvent toutes jeunes. L'une d'entre elles est justement en train de donner à ses élèves de 3^o préparatoire un cours d'éducation sexuelle. Cette éducation est assurée par une équipe d'éducateurs depuis environ huit ans aux élèves de 3^o préparatoire et de 3^o secondaire. L'ensemble comporte huit périodes et prend place dans le cours de religion. Les élèves ont leurs cours de 7h à 13 heures, les après-midi demeurant libres pour les activités parascolaires.

Mercredi 30 janvier - A Jakarta, je visite les scolastiques philosophes, au nombre de 27, répartis en petites communautés dans les environs du philosophat. Celui-ci est dirigé par les jésuites en collaboration avec les Franciscains et le clergé diocésain. Il est ouvert à tout le monde : non-jésuites, non-religieux, non-chrétiens. En tout 96 étudiants. C'est, paraît-il, le plus important institut de philosophie de toute l'Indonésie, et sa bibliothèque est aussi la mieux fournie en ce domaine - ce qui me surprend, car elle n'a rien de particulièrement exceptionnel. Je donne ce soir ma conférence sur l'Égypte aux scolastiques réunis avec quelques-uns de leurs professeurs.

L'Indonésie compte 120 millions de musulmans, sur 140 millions d'habitants. C'est le pays du monde comprenant le plus grand nombre de Musulmans - à peu près autant que tous les pays arabes réunis. Malgré ce fait, l'islam n'est pas religion d'Etat. Ca ne signifie pas pour

autant que l'Indonésie soit un Etat laïc car, en tête des cinq piliers sur lesquels est bâtie l'Indonésie, vient la foi en Dieu - les autres piliers étant : l'unité de la nation, l'amour de la patrie, la démocratie et le socialisme.

L'islam d'ici a un tout autre visage qu'en Égypte ou dans les autres pays arabes. C'est un islam doux, tolérant, ouvert - qui a fusionné avec le caractère indonésien, tout de gentillesse, de finesse, de délicatesse. Un Islam mêlé de mysticisme javanais et qui est loin d'avoir évacué les croyances et traditions animistes dont les racines sont encore profondes dans le cœur des Indonésiens.

Les mosquées, bien que nombreuses, se remarquent très peu, car elles sont souvent modestes et sans minaret. L'appel à la prière est beaucoup plus discret ici qu'en Égypte. Ce que je dis de l'islam d'ici vaut aussi pour les 90% des musulmans, qui ne sont souvent musulmans que de nom. Les dix autres pour cent, par contre, sont des croyants convaincus et souvent militants. Ils cherchent à faire accéder l'islam au rang de religion d'Etat, et peut-être y arriveront-ils d'ici quelques années, étant donné leur influence grandissante. Ce petit noyau, encouragé et financé par les pays arabes, développe mosquées et lieux de prière, écoles et institutions ; ce qui tend à créer un courant intégriste qui semble croître d'année en année.

Les chrétiens d'ici représentent environ 8%, dont 3% de catholiques. Leur influence et leur importance cependant dépasse largement leur nombre. Un exemple : le plus grand quotidien indonésien "KOMPAS" est dirigé par une poignée d'anciens jésuites et d'anciens séminaristes. Le second journal en importance, "SINAR HARAPAN" est tenu par des Protestants. Le nombre de conversions de musulmans au christianisme est considérable en Indonésie. Il serait de l'ordre de cent mille par an, au minimum.

Il est admis ici que, pendant les classes de religion, les écoles confessionnelles enseignent leur propre religion à tous leurs élèves. Ainsi, dans nos écoles, le catéchisme est enseigné aux musulmans (qui représentent environ la moitié des élèves), en même temps qu'aux chrétiens. Cela nous paraît étrange. C'était pourtant le cas dans nos écoles catholiques d'Égypte jusqu'aux années cinquante. Par contre, dans les écoles gouvernementales, chrétiens et musulmans sont séparés pendant les classes de religion, et reçoivent un enseignement correspondant à leurs croyances.

Ce matin, visite d'un hôpital de 500 lits tenu par les Soeurs de St Charles Borromée. J'en profite pour consulter un spécialiste des voies urinaires, suite à certains problèmes dans ce domaine. En une demi-heure, j'ai le résultat de mon analyse, mon ordonnance et mes remèdes. Je me rends aussi ce matin au siège de la Conférence Episcopale indonésienne, qui compte 33 évêques - dont la moitié d'autochtones. Le Secrétaire de cet organisme - qui est aussi son pivot - est un évêque jésuite indonésien. Nous visitons ensuite le Centre catholique de radio-télévision, - Mass-Media - tenu par un seul jésuite aidé de 70 collaborateurs laïcs à temps plein, plus une centaine d'autres à temps partiel. Beaucoup d'entre eux sont musulmans .

L'Indonésie, en tant qu'Etat démocratique et non confessionnel, donne la possibilité à toutes les religions et confessions d'avoir leurs propres émissions. C'est ainsi que ce Centre diffuse 25 programmes par semaine de radio, et deux programmes de télévision par mois. Il possède aussi tout un secteur commercial à but lucratif qui a pour but d'aider l'institution à couvrir une partie de ses frais. Je suis très impressionné par l'installation, les appareils, l'organisation, et l'énorme travail qui se fait ici. Tout cela tourne autour d'un seul jésuite - qui nous a accueilli de façon charmante et nous a consacré deux heures de son temps.

Un autre jésuite tient ailleurs un grand centre de management. Je suis frappé par le fait que de très grosses institutions tournent ici avec un effectif jésuite très restreint : sens de l'organisation, capacité de se faire aider par des laïcs... Je pense qu'il est d'une extrême

importance d'intégrer à la formation de nos scolastiques des cours de *management*, de logistique et d'organisation scientifique du travail, qui seraient bien plus utiles que bien des théories qu'on a pu nous servir pendant notre théologie.

YOGJAKARTA

Jeudi 31 janvier - La nourriture indonésienne est nettement plus fine et variée que celle de l'Inde. C'est pour moi un soulagement. Il n'empêche que je me sens aujourd'hui très fatigué : forte migraine, nausées. Il semble que ce soit cyclique, car ma première fatigue m'était venue le onzième jour de mon voyage, et aujourd'hui j'en suis au 22°. Pour comble de malchance les pilotes sont en grève aujourd'hui et notre vol pour Yogyakarta est annulé. C'est la première fois qu'une pareille chose se produit, et il a fallu que ce soit précisément aujourd'hui. Nous serons donc obligés d'annuler le billet d'avion et de prendre le train.

Départ de Jakarta à 16 heures et arrivée à Yogyakarta le lendemain à 3h du matin – soit onze heures de trajet. Dès le départ, de charmantes hôtesses nous apportent de petits sachets contenant des serviettes humides pour nous rafraîchir. Puis c'est un petit savon dans un sachet. Ensuite c'est le *5 o'clock tea*. Enfin, le dîner self-service au wagon-restaurant. Tout cela est servi gracieusement et compris dans le prix du billet : nous ne sommes pourtant qu'en seconde !

Vendredi 1^{er} février - Arrivée au scolasticat de théologie de Yogyakarta, "*Kolese Ignatius*", vers quatre heures du matin, ce qui nous donne encore trois ou quatre heures de sommeil.

Les maisons ici sont d'un pittoresque extraordinaire. Ce qui me frappe surtout, c'est la verdure. Partout du feuillage, du gazon, des bouquets d'arbres aux tons extrêmement variés. Même nos grosses maisons jésuites sont conçues sous forme d'un immense cloître avec véranda ouverte sur un vaste jardin intérieur. Ces jardins sont coquets, propres, charmants, et les fréquentes pluies de la saison donnent au vert des arbres et des pelouses une tendreté merveilleuse. Cette fraîcheur de la nature n'a d'égale que celle des jeunes filles au charme enfantin et au sourire merveilleux.

Ce matin, visite du Centre de Pastorale et de Liturgie adjacent au scolasticat. Un gros travail d'adaptation des chants et musiques traditionnelles se fait dans les studios du Centre. Le tout est enregistré sur cassettes et commercialisé. Cela, sans parler du gros travail de publication catéchétique et pastorale accompli par le Centre. Un autre jésuite est aussi responsable d'une maison d'édition catholique.

Cet après-midi, je donne ma causerie sur l'Égypte aux 24 scolastiques théologiens résidant ici, ainsi qu'à une cinquantaine de religieuses. Je répète dans la soirée la même conférence au grand séminaire St Paul devant un public de près de 150 personnes, groupant étudiants et professeurs. Tant au scolasticat qu'au séminaire, grosse majorité de professeurs hollandais - qui envoient un grand bonjour à tous nos Pères bataves d'Égypte. Leur succession pose un gros problème, car la proportion des scolastiques indonésiens portés au travail intellectuel est assez réduite, et la majorité des vocations vient plutôt de la campagne.

Samedi 2 février - Visite de l'ECOLE NORMALE SÀNATA DHARMA (IKIP) tenue par une dizaine de jésuites, aidés par une quarantaine de professeurs à plein temps, plus une centaine d'autres à temps partiel. Près de 2000 étudiants y suivent des cours, qui s'étalent sur quatre ans. Nous passons ensuite devant le CENTRE SOCIAL ET LA MAISON D'ETUDIANTS ST BERNARDIN REALINO, où logent plus d'une centaine d'étudiants, souvent pauvres. Ce soir, rencontre avec les scolastiques théologiens.

LES CHINOIS représentent environ 4% de la population indonésienne. Ce sont des gens intelligents et débrouillards, très doués pour le commerce et les affaires. Les autochtones s'en méfient et ne les aiment pas beaucoup. Dans presque chaque ville d'ici, il y a ce qu'on appelle "le quartier chinois", où se regroupent leurs commerçants et businessmen. Certains ne sont là que depuis une ou deux générations, d'autres depuis plusieurs siècles. Ils se distinguent facilement des gens d'ici par leur faciès très typé.

Dimanche 3 février - Messe paroissiale à l'église attenante, car l'un des principaux ministères des jésuites ici est celui des paroisses, étant donné la situation missionnaire du christianisme. L'église est aussi comble qu'en Inde. Là aussi, l'assemblée est composée presque tout entière de jeunes. La ferveur des fidèles est touchante et me réchauffe le cœur. C'est vraiment beau et consolant de voir ces jeunes églises d'ici en plein essor, en plein dynamisme. Quelle différence avec nos vieilles chrétientés d'Europe ou du Proche-Orient !

Je vais faire un tour avec Alex dans une paroisse où la messe se célèbre en javanais, avec chorale et toutes sortes d'instruments : orgue local, cymbales de tout acabit, xylophones de bois et de cuivre, gongs de dimensions variées, batterie constituée de marmites de cuivre de différentes tailles, pour avoir toute la gamme. Cette gamme se réduit d'ailleurs ici à cinq tons, comme en Inde, ce qui donne à ces musiques extrêmes orientales la tonalité très particulière que nous leur connaissons.

AU CENTRE DE JAVA

DEPART POUR SEMARANG, avec Alex et Tom Michel, dans le microbus de la maison que le Recteur a mis à notre disposition. Je suis frappé par la qualité de l'accueil dans nos maisons d'Indonésie.

Nous traversons l'île de Java dans toute sa largeurs un vrai paradis terrestre. Montagnes, forêts et rizières ; bananiers et cocotiers, arbres et fleurs de toute espèce aux couleurs tendres et fraîches. Blotties au cœur de tout ce feuillage, les maisons basses, javanaises tellement caractéristiques avec leurs toits rouges fortement inclinés, puis se brisant ou s'étalant vers le bas en une pente plus douce qui rappelle déjà un peu les pagodes chinoises.

La Chine, on la trouve encore dans ces larges chapeaux pointus - les fameux "chapeaux chinois" - faits de paille de riz, et qui protègent si bien à la fois de la pluie et du soleil. On la trouve enfin dans le vêtement des femmes, dans le visage buriné des vieilles tout imprégné de noblesse et de sagesse, dans leurs cheveux noués en chignon, dans cette finesse, cette délicatesse et cette discrétion extrême orientales qui marquent tout le comportement.

A Girisonte, nous visitons le noviciat de la Province. Seize novices de première année : c'est une excellente moyenne pour une Province de plus de 300 membres. Les recrues, pour la majorité, viennent de Jakarta et du centre de Java, portion du territoire indonésien réservée aux Jésuites.

En effet, les différents ordres religieux et le clergé diocésain se sont divisés le territoire en fonction de leurs effectifs, pour éviter les frictions possibles. Près de la moitié des novices sont des convertis de l'islam animiste caractéristique du centre de l'île.

A SEMARANG, située sur la côte nord de l'île, nous visitons avec le P. Provincial Paul Suradibrata, l'un des seize instituts supérieurs islamiques d'Indonésie. Cet institut comprend près de mille étudiants répartis en quatre sections : *Ousoul ed-dîn*, *charia*, *tarbiya*, *da3wa*. Le recteur est un ancien camarade de classe du Père Provincial. Accueil très sympathique, grande ouverture d'esprit, beaucoup de simplicité. On échange en arabe littéraire et en anglais.

Nous terminons la soirée chez le Cardinal Justinus Darmoyumme, converti de l'islam à l'âge de 18 ans et seul cardinal de toute l'Indonésie. Il nous reçoit en bras de chemise de façon tout à fait charmante et décontractée.

Lundi 4 février - Ce matin, rencontre avec le Provincial, en présence d'Alex et de Tom Michel, pour étudier ensemble les modalités d'une éventuelle collaboration entre les jésuites d'Égypte et ceux d'Indonésie. Le Provincial me révèle qu'il en a déjà parlé avec les autres Provinciaux de l'Assistance du Sud-Est asiatique, dans leur réunion du mois dernier. Les Provinciaux des Philippines et de Malaisie auraient manifesté un grand intérêt à l'éventualité d'une pareille collaboration. Le sujet sera abordé à nouveau dans leur prochaine réunion de juillet.

Le Provincial d'Indonésie me demande si une telle collaboration se limiterait aux seuls jésuites. Je réponds que non, et que tout candidat, de quelque institut qu'il soit, disposé à venir passer un temps de formation ou de travail en Égypte, serait le bienvenu. (Voir ci-joint le compte-rendu de la réunion).

VISITE DU PETIT SEMINAIRE DE MERTOYUDAN comportant 240 séminaristes de 15 à 19 ans, répartis sur quatre ans - ce qui fait une moyenne d'une soixantaine par an. Ce chiffre est le résultat d'une sérieuse sélection, car le nombre initial des candidats qui se présentent est de 170. Une deuxième sélection interviendra à l'entrée du Grand Séminaire et réduira le chiffre à 40 environ. La direction de ce séminaire a été confiée par les évêques aux jésuites et les recrues s'orientent ensuite pour un tiers vers le clergé diocésain, pour un autre tiers vers les jésuites, et pour le dernier tiers vers les autres ordres ou congrégations travaillant dans le pays. Sur les seize novices jésuites de cette année, treize viennent de ce petit séminaire. Atmosphère très détendue, malgré une discipline stricte mais discrète, et pas mal d'austérité (lits faits d'une simple planche de bois recouverte d'une natte). Beaucoup de sport.

VISITE DU PONDOK-PESANTREN DE PABELAN. Pabelan est un tout petit village de 400 habitants - tous musulmans - situé aux environs de Mundilan, lieu d'implantation de la toute première mission chrétienne dans le pays. Un des membres de ce village, Hamman Gaafar, au terme de ses études secondaires chez les jésuites, il y a seize ans, décide de démarrer une école du type "Pondok-Pesantren" dans son village. Ces écoles, dont l'idée remontent au 14^e siècle, se sont répandues dans toute l'Indonésie. On en compte actuellement près de 16.000 dans le pays. Celle de Pabelan compte un millier d'enfants - dont un tiers de filles venant des quatre coins de l'Indonésie. Les autres écoles ont parfois moins d'élèves, parfois plus. Moyenne d'âge : de 13 à 18 ans.

Le grand principe éducatif sur lequel est basé ce genre d'écoles est le *learning by doing*. Toute la formation intellectuelle passe par les mains et l'expérience concrète. Les enfants dormiront sous des tentes par terre, tant qu'ils n'auront pas eux-mêmes construit leur propre maison et fabriqué leur propre lit. Tout cela, bien sûr, avec l'aide et les conseils des gens du village. Menuiserie, agriculture, irrigation, élevage, pisciculture, cuisine, électricité, etc... Tout ce qui peut naître des besoins d'un village, de son contexte, de ses ressources naturelles - tout cela entre dans la formation de l'enfant. Cette formation comporte aussi, bien entendu, un enseignement scolaire, mais en étroite connexion avec le travail pratique et s'articulant avec la formation morale, religieuse et sociale.

N'oublions pas qu'il s'agit là d'écoles religieuses, et que les enfants se réunissent cinq fois par jour à la mosquée pour la prière. Cependant, la religion n'est guère séparée de la vie et cherche à demeurer en étroit contact avec elle. Le sermon du vendredi ne dépasse pas les cinq minutes. Ici on n'enseigne pas avec des mots, on ne construit pas sur du *kalam*. Tout s'enracine dans l'expérience vécue et concrète.

L'aspect social n'est pas moins important, car école et village ne font qu'un et les quarante pavillons bâtis par les enfants se mêlent aux cases et aux maisons des villageois. Il y a entre l'école et le village perpétuel échange et mutuel enrichissement. L'école est érigée en petite république ou tout se fait et se décide par voie démocratique. Le directeur de l'école est désigné par voie d'élection et les décisions sont prises de la même manière.

Comment vivent ces écoles ? En partie de dons et en partie de la vente du produit du travail des enfants. La terre est un bien *Wakf*, les professeurs ne sont pas payés et travaillent bénévolement. Il s'agit là d'une véritable république socialiste dont le fonctionnement mériterait d'être étudié de près. Sans doute cela révélerait bien des défauts, des faiblesses et des approximations ; mais l'originalité de la formule et son ancienneté méritent qu'on l'examine attentivement à un moment où l'éducation cherche de nouveaux chemins, en Égypte comme ailleurs.

Yvan Illich a visité Pabelan au cours d'une de ses tournées en Indonésie. Il est clair que cela correspond tout à fait à ses idées... M. Hammam Gaafar, qu'on appelle KYAI - c'est-à-dire "chef" ou "caïd" - a d'ailleurs lu les livres de Paolo Freire, et le collaborateur direct du Kyai, M. Habib Chirzin, a visité l'Amérique du Sud, en compagnie d'une dizaine de jésuites, pour se mettre au courant de ce qui se fait là-bas dans ce domaine.

Ce tableau peut paraître idéal ou idyllique. En fait, tout est loin d'être parfait dans cette école. On peut remarquer un certain flottement dans le règlement, pas mal de désordre dans les dortoirs et, chose plus grave, un manque de joie et d'épanouissement chez les enfants - une certaine tristesse même - quelque chose d'un peu lourd ou d'un peu trouble dans l'atmosphère. Ce ne sont là que des impressions, et deux heures de visite sont bien insuffisantes pour porter un jugement définitif sur l'institution. En fait, le Kyai nous invite à passer plusieurs jours ici pour mieux nous rendre compte du fonctionnement de l'école et voir de plus près les enfants au travail. J'envisage de demander quelques bourses pour des jeunes égyptiens qui viendraient faire ici un stage en vue d'adapter cette formule à l'Égypte, qui cherche en ce moment dans cette direction.

L'Indonésie est une des régions les plus volcaniques du monde, et le MARAPI, volcan de plus de 3.000 mètres d'altitude, situé au centre de l'île de Java, est l'un des plus sauvages de la planète. Il est en perpétuelle activité, et des volutes de fumée s'échappent sans discontinuer de son cratère. Il lui arrive de se réveiller brutalement pour exploser et déverser sa lave sur toute la région, comme cela s'est fait en 74, submergeant deux villages entiers et de vastes surfaces cultivées.

Tout autour du Marapi, plusieurs autres volcans - certains éteints, d'autres actifs - forment une chaîne, tout au long de l'île de Java qui, à elle toute seule, compte 21 volcans actifs. La cendre volcanique contribue à donner à la terre javanaise sa prodigieuse fécondité ainsi que cette teinte gris-noir qui lui est particulière. Quant à la lave, une fois durcie, elle constitue une pierre de taille noire particulièrement belle et résistante, qui a servi autrefois à construire les temples, et qui explique cette couleur sombre que nous leur connaissons. Aujourd'hui, des sculpteurs installés le long des routes, réalisent avec ce matériau de très belles œuvres d'art.

Complément normal des volcans, les tremblements de terre tellement fréquents dans la région. Cela explique l'abondance des maisons basses constituées d'un simple rez-de-chaussée, et la rareté des grands immeubles trop vulnérables à ce genre de cataclysmes. Pour les mêmes raisons, les cases et maisons traditionnelles sont construites en bambou et leurs parois sont faites de paille de bambou - ce qui a aussi l'avantage de les rendre beaucoup plus fraîches que le matériau lourd de brique et de béton qui tend à les remplacer aujourd'hui.

Même remarque ici qu'en Inde : la propreté des rues, des maisons, des gens, qui est pour moi l'expression d'une propreté plus profonde, d'ordre moral et intérieur qui se reflète dans la transparence du regard et par l'ensemble du comportement.

La langue indonésienne a été forgée à partir du malais, déjà bien avant l'indépendance. Une langue unique nationale, pour cet ensemble de 15.000 îles, était d'une importance capitale pour construire l'unité de la nation. A cette langue malaise de base, se sont ajoutés beaucoup de mots étrangers (notamment portugais et néerlandais), ainsi que pas mal de mots arabes (*selamat, khusus, umum, kitab, rohâni, mumkin*, etc.), On a opté dès le début pour une graphie en caractère latins, ce qui a un double avantage : aider les Indonésiens à apprendre les langues étrangères, et faciliter aux étrangers l'acquisition de l'indonésien. En fait, c'est une langue assez facile qu'on peut, paraît-il, maîtriser en six mois.

Mardi 5 février : Ce matin je travaille à mon courrier. L'après-midi, visite du temple bouddhique de BOROBOUDOUR, à quelques kilomètres de Pabelan, en plein coeur de l'île. C'est un des plus impressionnants monuments de Java. Ce temple, qui occupe tout une colline, s'échelonne en gradins jusqu'à son sommet. Trois grands quadrilatères superposés emprisonnent le bas de la colline ; sur leurs quatre faces, toutes sortes de scènes de la vie quotidienne représentent les plaisirs de la vie d'ici-bas que l'homme est appelé à dépasser pour se hausser progressivement à la vie spirituelle symbolisée par les trois gradins supérieurs de forme circulaire. Sur tout le pourtour de ces trois étages se succèdent une quarantaine de Bouddhas, assis, jambes croisées en état de contemplation, et enfermés dans des "stupas", genres de niches sous forme de cloches à fromage, percées de tous côtés de petites ouvertures.

Tout cela veut exprimer une vie intérieure s'intériorisant progressivement, et les petites ouvertures des stupas signifient que l'âme est encore ouverte au monde et en contact avec la réalité terrestre. Au sommet de la colline, une immense stupa, complètement close, enferme un Bouddha parvenu à l'état de perfection achevée, c'est-à-dire à l'état de non-connaissance, de vide, de rupture totale avec le monde extérieur, qui est l'état de NIRVANA.

Ainsi, ce temple, dépourvu de toute salle intérieure, n'est que le déploiement de l'enseignement de Bouddha, une grande leçon de catéchisme, une invitation à suivre le Maître en se haussant comme lui à travers sept degrés successifs, à la Sagesse parfaite du Nirvana. Cela ne peut manquer d'évoquer *L'échelle des vertus* de St Jean Climaque et *Les Demeures* successives de l'âme de Ste Thérèse d'Avila.

Non loin de ce Temple se trouve un petit monastère où vivent quelques moines bouddhistes. Je suis tout surpris de me trouver pour la première fois devant deux de ces personnages en chair et en os, au crâne complètement rasé, au grand voile jaune couvrant leur corps nu. Ils se prêtent volontiers à se faire photographier par moi. Pas assez de temps, malheureusement, pour engager une conversation.

Mercredi 6 février - Hier soir je me suis couché très tard pour arriver à terminer mon courrier avant mon départ pour Bali, ce matin à 8h30. Je décide malgré tout de me réveiller à cinq heures pour me rendre avec le P. Kieser aux temples de PRAMBANAN que je n'ai pas eu le temps de visiter les jours précédents. Ces temples se trouvent dans la banlieue de Yogyakarta et nous y sommes en moins d'une demi-heure de voiture. Le premier est sans doute un monastère bouddhiste formant deux bâtiments, l'un pour les moines, l'autre pour les moniales. Entre les deux, un mur avec un grand portail : la "clôture". Ce n'est pas d'aujourd'hui que religieux et religieuses construisent côte à côte leur maison...

Le deuxième monument est un véritable temple, hindouiste celui-ci, beaucoup plus impressionnant que le premier, et s'élevant en une immense tour semi-pyramidale, avec d'autres plus petites tout autour, un peu dans le genre du grand Temple de Madurai. Ce monument est dédié à Shiva, figuré par une vache, et sur ses parois sont représentées les

scènes de la vie de Ramayana, un des deux grands récits légendaires hindouistes. Ces sculptures sont en très bon état de conservation et d'un pittoresque extraordinaire.

Ramayana se voit enlever sa jolie femme Sinta par le méchant Rahwana. Incapable d'affronter Rahwana, Ramayana charge le Roi des Singes de la lui ramener. Celui-ci mobilise alors tous ses compagnons singes - qui symbolisent toutes les puissances bénéfiques de la nature et du cosmos - et ils se mettent tous en campagne contre le méchant Rahwana. Mais, entre eux et lui s'étend la Mer, qui représente les forces du Mal complices de Rahwana. Cette mer est symbolisée par toutes sortes de monstres évoquant le Béhémoth et le Léviathan de la Bible, ainsi que la Tiamat des légendes Assyro-Babyloniennes.

Pour parvenir à traverser la Mer, les singes y jettent de gros blocs de pierre qui forment les îles, sur lesquelles ils pourront passer pour rejoindre Rahwana, le combattre, et ramener Sinta à son mari Ramayana. La Terre ferme, constituée par les îles, représente une conquête des puissances du bien, les singes, sur les puissances du mal, la mer et les monstres qui l'habitent.

En fait, cette légende est la dramatisation de la théologie hindouiste exprimant le triomphe du Bien sur le Mal à travers toutes sortes d'avatars et de péripéties. Il est très intéressant de noter les similitudes entre cette légende, le poème babylonien de l'*Enouma Elish* et les divers récits bibliques bien connus. Cette légende évoque aussi l'Odyssée d'Homère où Ulysse doit affronter toutes sortes d'aventures avant de parvenir à retrouver enfin sa bien-aimée.

BALI

8h30 - Je m'embarque pour Bali en compagnie de Tom Michel, qui connaît déjà l'île et me servira de guide. L'avion est à moitié vide, car ce n'est guère la saison touristique - heureusement pour nous. Ayant doublé l'extrémité est de Java, nous apercevons Bali qui s'étale devant nous dans toute sa majesté. Je me figurais une toute petite île, et voici que je me trouve devant une immense étendue de côtes, de champs, de plaines, de hautes montagnes, dont la plus élevée atteint les 2.700 mètres. Là encore, même illusion qu'à Malte ou à Singapour - illusion de croire qu'une "petite île" est nécessairement de la dimension de celle de Robinson Crusoé.

Bali, petit chef-d'oeuvre d'art et de poésie, mérite bien sa réputation. Plutôt que de descendre chez l'évêque à Denpasar, la capitale, nous choisissons de loger dans un lieu de vacances et de sessions, tenu par les Protestants, DYARA PURA, sur la côte sud-ouest de l'île. Je décide de faire de ces deux petites journées à Bali un temps de détente et de repos, car j'en ai un réel besoin.

Nous avons été bien inspirés de choisir cet endroit qui est un véritable paradis terrestre, avec une série de petits pavillons - tous plus coquets les uns que les autres - éparpillés dans un immense jardin où alternent pelouses et bouquets d'arbres aux couleurs infiniment variées.

A deux pas de là, l'immense plage balinaise bordée de cocotiers et ouvrant ses bras à l'Océan Indien qui s'étend à perte de vue vers le sud jusqu'à l'Antarctique. La plage est presque déserte ; quelques pêcheurs balinais avec leurs larges chapeaux coniques, quelques touristes australiens étalés sur la plage en tenue d'Adam - ou d'Eve - sans aucune vergogne et cherchant à bronzer à force de soleil et de massages. Ces massages, à l'huile de cocotier, sont prodigués par deux jeunes balinaises arpentant la plage en quête de clients. Je décline leur offre et m'étale sous un bouquet d'arbres pour me reposer, car je n'ai dormi que quatre heures cette nuit. Comme le sommeil me fuit, je pique un plongeon dans l'eau tiède. La plage, en fait, n'a rien d'extraordinaire. Son sable a été rendu gris par l'érosion

des roches volcaniques de la région, et l'eau est loin d'avoir la transparence que j'imaginai. Bien des plages de chez nous pourraient lui en remontrer.

Bali, qui n'a que deux millions et demi d'habitants, est à 99% hindouiste ; c'est même la seule région du globe - en dehors de l'Inde - qui soit aussi massivement hindouiste. L'hindouisme est à la fois une religion, une culture, une structure sociale, une manière d'être et de vivre. Importé dans l'île successivement au 12^e, puis au 15^e siècles, il a conservé sa pureté originelle et s'est même sclérosé, fossilisé, comme c'est souvent le cas dans les îles. Cette situation insulaire de Bali l'a aussi rendue réfractaire à toute tentative de conversion, soit au christianisme, qui ne représente qu'un pour cent de la population, soit à l'islam qui, à part un seul village - est pratiquement inexistant dans l'île.

Ici, chaque maison a son temple où les membres de la famille présentent tous les matins leur offrande et font leurs prières. Chaque village possède aussi son temple qui réunit la communauté pour les fêtes et les cérémonies. Ce temple a un clocher du plus pur pittoresque, du haut duquel se fait l'appel à la prière. Sous son toit de chaume pendent quelques cloches de bois cylindriques, fendues en leur centre sur une partie de leur longueur pour leur permettre de vibrer. Ces cloches sont utilisées en toute occasion : pour les événements heureux comme pour les funérailles, pour rassembler le village en cas d'accident, d'incendie ou de dispute au sein d'une famille. Tout le monde accourt alors pour résoudre le problème, car la cohésion et l'entraide entre villageois sont ici lois sacrées.

Ce soir nous nous rendons à Denpasar où se donne, sous forme dramatique, le récit de Ramayana que j'ai vu ce matin gravé sur les parois du temple hindouiste de Prambanan. Ce spectacle est un des plus célèbres de Bali et confirme en moi l'idée que cette légende de Ramayana représente un élément essentiel de la culture et de la tradition hindoue balinaise. C'est vraiment une coïncidence que, le même jour, j'aie pu prendre contact avec ce récit par deux voies très différentes.

Le spectacle a quelque chose d'étrange et d'envoûtant et le chœur des singes, rythmant de cris sauvages tout le déroulement du récit, donne à l'ensemble un aspect fantastique. A l'issue de la représentation, nous interrogeons par curiosité un des jeunes jouant le rôle de singe pour savoir combien il touchait par séance. Il nous répond qu'il ne touche rien du tout et que lui, tout comme ses confrères, sont recensés par village, et leur salaire est versé à la caisse de la communauté villageoise. Je trouve ce sens de la solidarité extraordinaire.

Jeudi 7 février - Levé dès 5h30, j'entreprends une longue promenade méditative sur la plage, que la marée basse a transformée en un immense miroir où se reflète le soleil levant et les bouquets d'arbre de la côte. Un pêcheur balinaise jette son filet dans quelques centimètres d'eau et répète sans se lasser son geste apparemment inefficace. C'est peut-être la seule ressource de ce pauvre homme. Je demande au Seigneur de bénir sa pêche et de remplir son filet.

Deux australiennes font du jogging, une autre sillonne la plage sur sa moto. Tom fait quelques exercices de yoga et me les explique. Tout finit par un bain de mer.

Nous commençons la matinée par un spectacle de danse dramatique représentant certaines scènes du deuxième grand récit légendaire hindouiste, le MAHABARATA. Si le Ramayana est comparable à l'Odyssée - récit linéaire centré sur un seul personnage - le Mahabarata, par contre, évoque plutôt l'Illiade, épopée débordante de guerres et de combats entre deux peuples rivaux.

L'idée centrale du récit est toujours la même : un affrontement entre les puissances du Bien et celles du Mal, symbolisées toutes deux par une multitude de personnages dont la mythologie hindouiste est tellement riche. Il va sans dire que c'est le Bien qui triomphe finalement du Mal, mais après toutes sortes de rebondissements imprévus et palpitants où le

bien semble pour un temps terrassé et vaincu par le Mal : mort et résurrection du héros. On retrouve là l'idée chrétienne selon laquelle le triomphe du Bien se situe au-delà de la mort et d'une apparente défaite.

La richesse des costumes et la fantaisie des masques est extraordinaire. C'est une débauche d'imagination, une féerie de couleurs. La farce se mêle à l'idylle et le tragique au religieux, comme c'est en général le cas dans ces grandes représentations populaires qui saisissent l'homme tout entier, à tous les niveaux de son être. Certains grands succès modernes, genre *Godspell* et *Jesus-Christ Superstar* ne font que retrouver ce sens du "spectacle total" que les peuples "primitifs" ont su conserver jusqu'à nos jours.

Nous poursuivons notre route en voiture jusqu'à un temple consacré à Ganesha, fils de Shiva. Ganesha est représenté sous la forme d'un éléphant, assis jambes croisées, qui se trouve être le dieu de l'éducation. Je ne fais aucun rapprochement...

Un des sanctuaires est consacré à la triade hindouiste :

- Brahmâ, dieu créateur
- Vishnou, dieu conservateur et protecteur
- Shiva, dieu destructeur et régénérateur

Il y aurait sans doute des rapprochements intéressants à faire avec la triade pharaonique : Isis, Osiris et Horus.

Ce qui me frappe, ici comme en Inde, c'est l'importance donnée à Shiva, dans la religion hindouiste, de préférence à Brahmâ et Vishnou. Ne serait-ce pas par besoin de se concilier ce dieu redoutable qui règne sur les puissances maléfiques et esprits mauvais de toutes sortes qui habitent la nature, hantent les villages et constituent une menace continue pour l'homme impuissant livré à leurs pouvoirs occultes.

Il est frappant de constater à quel point l'élément central de la religion ici est la PEUR. Oui, un sentiment de terreur semble former le fond de cette religion animiste qui domine dans les sociétés agraires et les civilisations de type rural. On retrouve chez nous en Haute-Égypte cette même crainte de la nuit, des mauvais sorts, des *djinns*, *afarits* et autres puissances maléfiques.

Pour conjurer ces puissances et se concilier les bonnes grâces des dieux et autres esprits qui dominent ce monde de ténèbres, l'homme aura recours à l'offrande et à l'impétration auxquelles semble se ramener ici l'ensemble de la religion et du culte. Offrande de fleurs ou de fruits, de riz ou d'encens sur les innombrables autels publics ou privés. Quelquefois, des jeunes filles passent dans les échoppes et boutiques, portant un plateau de fleurs et quelques bâtonnets d'encens pour faire des prières, moyennant une modeste obole.

Le jeune chauffeur de taxi qui nous conduit a installé son offrande de fleurs et son bâtonnet d'encens derrière son pare-brise, juste en face de nous. Tous les matins, avant de commencer sa journée, il dépose à l'autel familial - tout comme les autres membres de sa famille - son offrande de fleurs, de fruits ou de riz pour se concilier les bonnes grâces des dieux qui béniront sa journée et le protégeront de tout malheur.

Certains arbres, comme le banyan, ont une particulière importance et sont quelquefois l'objet d'un véritable culte, soit du fait de leur taille imposante, soit parce que situés à certains lieux "maudits". Au pied de ces arbres on trouvera donc des autels sur lesquels les habitants du lieu et les voyageurs de passage déposeront leurs offrandes. Peut-être faut-il interpréter dans ce contexte l'habitude tellement répandue de TOUCHER DU BOIS pour conjurer le mauvais sort, l'arbre étant le symbole de la vie cosmique qui se communique à nous par contact physique. Faute d'arbres dans nos cités et nos buildings modernes, nous nous contentons de toucher n'importe quel morceau de bois. C'est une interprétation personnelle que vous n'êtes pas obligés d'adopter.

Au sujet de notre chauffeur de taxi, je voudrais vous rapporter l'histoire de sa vie qu'il nous a racontée. Ce jeune homme, qui a tout juste vingt ans, s'est marié l'an dernier. Sa belle soeur, opposée à ce mariage, avait eu recours à un sorcier pour jeter un sort au jeune homme. Comme conséquence, celui-ci fut atteint d'un état de démence et de folie dont il ne guérira, au bout d'un mois, que par l'intervention d'un "saint homme" (il employait le mot anglais "*holy man*"). Au moment de l'"exorcisme" - *believe it or not* - quantité de petits serpents sortirent de sa bouche et tombèrent à terre... Cette histoire montre que l'Indonésie - tout comme notre Haute-Égypte - est le pays de la magie et des sortilèges.

Un autre élément important de la religion hindouiste à Bali est le culte des morts et des ancêtres. Normalement, le corps du défunt est brûlé et ses cendres déposées dans un petit sanctuaire construit près de la maison. Autant de membres défunts, autant de petits autels s'élevant côte à côte dans le jardin familial et sur lesquels des offrandes sont régulièrement déposées. Ces petits monuments carrés, qui ne dépassent souvent pas un mètre carré de surface, sont souvent artistiquement ouvragés et recouverts d'un toit de chaume. L'ensemble est du plus bel effet et pourrait faire croire au non-initié qu'il s'agit d'une succession de ruches d'abeilles émergeant au-dessus du mur de clôture. Ce mur, qui entoure le village ou le domicile familial, a une particulière importance à Bali, du fait de sa valeur protectrice et tutélaire.

Le culte des défunts signifie, je pense, que la cohésion et la solidarité entre les membres de la famille et du clan s'étendent au-delà de la mort, et que leur présence secrète et leur influence occulte jouent un rôle dans l'existence des vivants. Il y a là toute une théologie de l'au-delà, vécue à travers ces coutumes et ces traditions, qui seraient à rapprocher du culte des ancêtres pratiqué par les Chinois.

L'Indonésie est un peuple doux, aimable, conciliant, souriant - mais, à l'instar des volcans si nombreux dans son territoire, il peut tout à coup devenir sauvage, comme cela s'est vu dans l'une des plus grandes tueries qu'a connues notre époque, celle qui s'est produite en 1965, dans les îles de Java et de Bali, où près d'un million d'êtres humains furent torturés et massacrés de la manière la plus barbare. Ce ne fut pas une guerre de religion, car chrétiens, musulmans et hindouistes furent impliqués dans les deux camps. Ce fut plutôt une guerre de classes et de clans sous le couvert ou le prétexte d'une lutte anti-communiste. A Bali surtout, le combat fut particulièrement sauvage et la proportion des victimes sensiblement plus élevée qu'ailleurs. Peut-être la cause doit en être attribuée à la structure de castes inhérente à la religion hindouiste, dominante dans l'île. Les psychologues ont cherché à interpréter ce phénomène étrange et l'expliquent par le refoulement qu'entraînent les habitudes d'amabilité, de courtoisie et de sourire dans lesquelles hostilité et agressivité trouvent peu de moyens d'expression. Il se produirait alors une accumulation croissante de sentiments refoulés, qui exploseraient tout à coup de façon brutale et inattendue.

Le tourisme à Bali est particulièrement florissant, comme on peut normalement s'y attendre, et il représente une des principales ressources de l'île. La majorité des étrangers sont australiens, du fait de la proximité géographique. L'impression que j'éprouvé en les voyant est celle de "sauvages" visitant le pays de la civilisation. Ce jugement est sans doute un peu sommaire, sévère et superficiel - mais ce n'est pas un jugement, ce n'est qu'un sentiment. Deux autres pays, l'Italie et la France, organisent aussi des tours à Bali, spécialement au mois d'août. L'impression que j'ai est que le tourisme affecte très peu la vie des habitants, dont les moeurs, les coutumes et les traditions demeurent pratiquement inchangées, grâce à la très forte structure socioreligieuse qui régit le pays.

L'art balinais est d'une finesse extrême. A part les danses dont j'ai déjà parlé, il faut mentionner d'exquises peintures où des milliers de petites feuilles, aux tons et aux couleurs extrêmement variés, forment un ensemble du plus bel effet. Il faut surtout parler des mas-

ques et de la sculpture sur bois, lesquels sont d'une perfection, d'une délicatesse et d'une richesse stupéfiantes. De véritables œuvres d'art, sculptées dans le bois le plus dur, sont partout vendues à des prix ahurissants. Ma tentation serait de louer un cargo pour y charger tout le contenu des boutiques balinaises, et ouvrir un musée au Caire, tellement cela est beau.

Nous terminons notre tournée de ce matin par un coup d'œil sur la côte nord de l'île. La mer ici est nettement plus calme, protégée qu'elle est de l'Océan Indien par la barrière des îles. Sur la berge, des barques munies sur leur deux flancs de stabilisateurs constitués de deux longues barres parallèles et maintenues à une certaine distance au moyen de quatre bras...

Ce soir, tournée à pied dans quelques villages balinaises pour voir de près la vie campagnarde. Loin de nous considérer comme des intrus, les gens nous accueillent très gentiment et se laissent volontiers prendre en photo. Malheureusement il est tard et la visibilité est insuffisante.

Nous terminons notre tournée, Tom et moi, par une contemplation de notre dernier coucher de soleil sur la mer balinaise. Tout au fond de l'horizon, l'Antarctique a englouti le Soleil, mais demain la Lumière jaillira à nouveau de la Nuit et le Soleil aura su échapper à l'étreinte des solitudes glaciales de la banquise polaire, tout comme les héros de nos légendes hindouistes.

BANGKOK

Vendredi 8 février - DEPART POUR BANGKOK avec quatre heures d'escale à Jakarta. Pendant cette escale, je fais connaissance avec une équipe de cinq boxeurs égyptiens retournant au Caire, via Bangkok, après leur championnat à Jakarta. Comme il se doit, ils se font remarquer en avion par le ton élevé de leur voix, leurs gros éclats de rire et leurs applaudissements. Ceci me rappelle nos bruyants élèves du CSF que j'avais emmenés en Angleterre, pendant les vacances, il y a quelques années, avec des filles de la Mère de Dieu. Quand notre groupe pénétrait dans certains grands magasins de Londres, ils se comportaient de façon semblable, au grand scandale des British...

Le responsable de l'équipe de boxe égyptienne, M. Hussein, docteur en culture physique, me raconte comment le délégué de l'Irak ayant, pour des raisons politiques, refusé la rencontre avec notre boxeur égyptien, ainsi que la main que celui-ci lui tendait, s'est vu huer par l'assistance - une foule de 17000 personnes - qui s'est mise à pousser des acclamations, ovationnant Sadate à pleine voix.

Un autre geste maladroit de l'Irakien - celui de jeter par-dessus le ring un bouquet de fleurs qu'on lui avait offert - suscita une réaction de la part de l'un des assistants, qui envoya sa chaussure à la figure de l'ambassadeur d'Irak. La police fut obligée d'intervenir pour accompagner jusqu'à la sortie du stade l'ambassadeur ainsi que son pupille le boxeur, sous les crachats et les injures de l'assistance.

En avion, on nous annonce que nous survolons Singapour et que, ce faisant, nous franchissons la ligne de l'Equateur. En témoignage de cet événement mémorable, la KLM nous remet un certificat en bonne et due forme à conserver précieusement...

Nous survolons à présent le sud de la presqu'île de Malacca, traversée par un interminable fleuve serpentant au-dessous de nous. Puis, c'est de nouveau la mer, à cause de la courbe que fait la péninsule jusqu'à Bangkok, située à l'angle de Malacca et du Cambodge. En évoquant ce nom, je ne puis m'empêcher d'éprouver un serrement de cœur.

Voici enfin BANGKOK qui scintille au-dessous de nous dans la nuit. La cité paraît immense ; elle a paraît-il cinq millions d'habitants. Pour trouver notre maison jésuite à Bangkok, *Xavier-Hall*, c'est une véritable aventure. Je me rends compte que l'adresse qui est avec moi n'est que l'adresse postale, à partir de laquelle il est presque impossible de trouver la maison, En plus, le chauffeur du taxi - comme tout le monde d'ailleurs ici - ne parle que le "thaï". Les enseignes, le nom des rues et tout le reste est en thaï. C'est à s'arracher les cheveux. Grâce au numéro de téléphone que j'ai eu la bonne idée de noter, j'arrive finalement à m'en tirer.

Samedi 9 février

LA THAÏLANDE, ancien Siam, a toujours été un Etat indépendant et - au contraire de tous ses voisins du sud-est asiatique - il n'a jamais été l'objet d'aucune colonisation. Le roi est toujours en place, de droit héréditaire, et son portrait se trouve partout. Il jouit d'un grand prestige moral, mais n'a aucun pouvoir réel - celui-ci étant entre les mains du gouvernement. Plusieurs coups d'Etat militaires successifs n'ont guère altéré l'orientation fondamentale de la Thaïlande, qui reste pro-occidentale.

La Thaïlande compte 46 millions d'habitants dont 3 ou 4 millions de musulmans, tous groupés dans le Sud, en bordure de la Malaisie, dont ils parlent la langue, et à laquelle ils ont tendance à se rattacher. La Malaisie, en effet, qui compte 46% de musulmans, a l'islam comme religion officielle. La Thaïlande, par contre, est un Etat laïc à grande majorité bouddhiste (96%).

Le Bouddhisme thaï, en tant que rattaché au *Petit Véhicule*, est assez fermé à toute idée nouvelle, à toute réflexion, à toute remise en question de soi, à toute conversion. Par contre, le bouddhisme chinois, rattaché au *Grand Véhicule*, est plus "intellectuel" ; il se pose des questions, et demeure ouvert à la réflexion et à la recherche.

Le christianisme ici ne représente qu'une infime minorité. Les catholiques ne sont que 170.000 (soit 0,4% de la population), et les protestants encore moins.

Les Jésuites sont au nombre de 17, la plupart anciens missionnaires de Chine, expulsés de là-bas en 1950. C'est ainsi qu'a commencé la mission jésuite en Thaïlande. Les Jésuites sont répartis en deux maisons : St Xavier Hall à Bangkok, avec 9 jésuites s'occupant d'un *hostel* pour étudiants, d'enseignement universitaire, d'œuvres sociales et d'activités spirituelles et pastorales. L'autre maison, dans le nord, compte trois jésuites. Ajoutez à cela 4 ou 5 jésuites en formation à l'étranger.

L'éventail des nationalités est assez large : Espagnols, Américains, Canadiens, Français... mais rien que deux Thaïs - un prêtre et un scolastique, ce dernier chargé de la promotion des vocations, problème vital et crucial. Le P. Alphonso, supérieur, apprenant que les jésuites d'Égypte sont au nombre de cinquante - dont quinze égyptiens - trouve que nous sommes vraiment gâtés et qu'il est déraisonnable de ma part de chercher une aide extérieure. "Donnez-moi, dit-il, rien que cinq jésuites thaïs et je serais au comble du bonheur. »

Nous parlons du problème des réfugiés cambodgiens en Thaïlande, qui sont au nombre d'un million environ, répartis en plusieurs camps. Deux jésuites américains, représentant le *Catholic Relief Service*, vivent et travaillent avec eux. J'aurais aimé faire un saut dans le camp le plus proche situé à trois heures d'autocar, mais cela aurait exigé de moi une journée en plus ici - ce qui m'est impossible.

Je me contente donc le matin d'une visite à l'immense Temple du Bouddha d'Emeraude, d'une richesse et d'une somptuosité extraordinaires. En face de ce monument, un second temple, beaucoup plus petit, mais bien plus populaire, le Temple de la Colonne, où jeunes et vieux, hommes et femmes, se livrent à toutes sortes de dévotions avec une ferveur touchante. À part les gestes décrits par moi lors de ma visite au grand temple hindouiste de

Madurai - ablutions, prosternations, offrandes de fleurs, de fruits et de baguettes d'encens, je trouve ici certaines autres formes de dévotion : offrandes de victuailles (oeufs, légumes, volailles) qui seront ensuite consommées par les fidèles en un repas "sacré" ; offrande d'huile pour alimenter la flamme du sanctuaire ; offrande de minces feuilles d'or que le fidèle applique lui-même sur la paroi de la colonne du temple qui symbolise le dieu de la cité ; danses sacrées exécutées dans le temple pour le compte de certains croyants.

Je suis frappé de trouver à l'entrée du temple des marchands d'oiseaux enfermés dans de petites cages, ainsi que des marchands de tortues, de poissons, d'anguilles et autres petits animaux vivants rassemblés par centaines dans de grands baquets d'eau. Je me renseigne. On me répond que ces animaux sont achetés par les gens, puis libérés par eux dans la nature en signe d'offrande et de respect de la vie.

Ces coutumes sont animistes, car ce petit temple appartient précisément à cette religion, qui domine en Thaïlande et qui s'est mêlée au bouddhisme pour donner un mélange *sui generis* particulier au pays. Cette "religion des esprits et de la vie", si particulière aux régions agricoles de Java et de Bali, je la retrouve ici dans un milieu géographique assez semblable, mais cette fois-ci mêlée de bouddhisme, alors qu'en Indonésie elle s'est amalgamée à l'hindouisme. En fait les manifestations extérieures restent assez proches.

Les toits des maisons en accent circonflexe, si caractéristiques de la Thaïlande, sont ornés de petites flammèches. Le non-initié pourrait les prendre pour des motifs décoratifs, mais ils représentent en fait des pièges dressés aux "esprits" pour les maintenir à l'extérieur de la maison. De plus, chaque maison ou immeuble possède, soit sur son toit, soit dans le jardin, un petit sanctuaire servant d'abri aux esprits et les empêchant d'envahir l'intérieur de l'habitation. Ces petits autels sont illuminés de lampes et de chandelles et envahis d'offrandes.

Parmi les jesuites rencontrés ici je m'aperçois qu'il y a le P. Denis, frère de Soeur Francine, franciscaine de l'école Girard d'Alexandrie. Je fais aussi la connaissance du P. Bonningue, français lui aussi, ancien missionnaire de Chine, où il a fait plus de trois ans de prison. Il me raconte son histoire et me parle de son travail ici à Bangkok depuis 25 ans. Fondateur d'une grosse organisation sociale, il enseigne aussi la littérature française dans trois universités de Bangkok.

L'après-midi, il m'emmène chez une de ses amies, Mme Temi, elle aussi professeur de littérature française à l'université. C'est une musulmane chiite d'origine persane qui a rédigé une thèse sur les musulmans au Thaïlande, presque tous sunnites.

En chemin, des motocyclistes, faisant office de taxis, nous proposent leurs services. Je trouve l'idée originale. C'est bien la première fois que je rencontre ce genre de transport où le client est pris en croupe sur l'arrière d'une moto.

CALCUTTA

Dimanche 10 février : départ pour Calcutta

Nous survolons la Birmanie, dont les majestueuses montagnes boisées s'étalent à perte de vue jusqu'à la ligne de l'horizon. Nous passons au-dessus de Rangoon, grand port et capitale de la Birmanie, puis nous longeons la côte toute morcelée du Bangladesh. Une succession d'estuaires se déploient dans la plaine en un écheveau inextricable : il s'agit des fameuses "Bouches du Gange" qui s'étalent sur une distance de 250 kms.

A Calcutta je me rends à *Xavier's School and College*, qui a pour ministre un jésuite maltais, le Frère Buttigieg. J'ai droit l'après-midi, dans la grande cour du Collège, à la fête sportive annuelle du Primaire (celle des grands a eu lieu hier) - avec fanfare et tout le reste.

A ma question de savoir si cette fête clôture l'année, on me répond qu'elle l'ouvre au contraire, après quelques semaines de vacances.

En fait, l'année scolaire se divise en trois termes, séparés l'un de l'autre par trois ou quatre semaines de vacances. Il y a donc ici trois "grandes vacances" qui suivent le rythme à la fois de la chaleur, des fêtes et de la saison des pluies. Je trouve ça beaucoup plus intelligent que de faire ingurgiter à nos élèves d'une seule traite huit mois de classe, suivis de quatre interminables mois de vacances. Le collège ici, qui totalise 2.000 élèves, est tenu par cinq jésuites. Il compte parmi ses Anciens Tagore, Nehru et deux anciens premiers ministres bengalis. Cet après-midi, le P. Noël D'Souza, Provincial, - un homme extrêmement simple et cordial - m'emmène en croupe sur sa vespa pour une tournée en ville. Nous commençons par un orphelinat tenu par les Mother Teresa Sisters, qui recueillent les bébés abandonnés sur les trottoirs ou jetés dans les poubelles et s'occupent de les élever. Beaucoup de familles européennes s'adressent à elles lorsqu'elles désirent adopter un enfant.

Nous passons ensuite chez les Soeurs de la Charité dont la Supérieure, maltaise, est une amie et une voisine de Borg-Olivier. Chez les Soeurs de Ste Anne de Lorette, nous avons droit à quelques danses et chants bengalis exécutés avec beaucoup de grâce par de charmantes petites pensionnaires.

Dîner au Collège St Laurent, où l'enseignement se donne, partie en anglais et partie en bengali - contrairement à Xavier's Collège où tout est en anglais. L'effort d'inculturation de la Compagnie va de plus en plus dans le sens d'un enseignement dans les langues régionales. De même pour la formation des scolastiques. Ceci ne va pas sans problèmes, car l'éventail des publications dans ces langues locales reste très limité. Equilibre difficile à tenir entre une culture donnée en anglais ouverte à l'universel, et une culture locale insérée dans la réalité de la région.

Lundi 11 février – Je me rends, avec le P. Beckers, belge, chez notre voisin, le Cardinal jésuite, président de la conférence épiscopale indienne. C'est, paraît-il, un homme assez fermé, traditionnel et peu aimé des jeunes. Il y a en Inde un deuxième Cardinal, mais de rite syrien et originaire du Malabar.

Visite à la résidence jésuite de la rue Rafi Ahmed Kidwai. Nous sommes dans un quartier à forte proportion musulmane. La région de Calcutta et du Bengale occidental comporte en effet une grande proportion de musulmans, du fait de sa proximité du Bangladesh, Etat islamique, à l'instar du Pakistan - ex Bengale oriental - avec lequel il formait originellement une seule nation. Au moment de la sécession entre ces deux pays, il a été question de rattacher l'Etat indien du Bengale, ainsi que Calcutta, au Bangladesh, à cause précisément de cette forte proportion musulmane.

Rencontre avec le P. Jean Englebert, Belge, qui me parle de son travail d'adaptation et de traduction de la liturgie latine en bengali. Les Belges, originellement chargés de toute la mission du nord-est de l'Inde, ont partagé le gâteau en deux, au moment de la séparation de la Belgique en deux Provinces, en 1930. Les Flamands ont assumé la Province de Ranchi et les Wallons - qui sont encore très nombreux ici - ont pris celle du Bengale avec Calcutta.

C'est au nord-est de l'Inde - notamment dans les régions de Ranchi, du Bihar, du Santal et du Madhya pradesh - que vivent « LES TRIBUS ». Celles-ci représentent environ 50 millions d'Indiens, isolés du reste du pays tant par leur religion animiste que par leur mode de vie très primitif de cueillette et de culture. Exploités et dépossédés de leurs terres par les paysans hindouistes, ils sont aussi méprisés par eux, autant et même davantage que les "intouchables", qui sont de l'ordre de cent millions. L'avantage que les tribus ont sur ces derniers est qu'ils jouissent d'une certaine indépendance, du fait même de leur marginalité. Les intouchables, par contre, demeurent prisonniers de cette terrible structure sociale des castes inhérente à l'hindouisme.

Autant l'hindouisme reste réfractaire à toute conversion au christianisme, par suite de son refus de reconnaître la valeur de l'individu et la dignité de la personne humaine comme telle - autant ces tribus ainsi que les Intouchables offrent un champ extrêmement fécond à la mission d'évangélisation. Cela explique l'origine pauvre et populaire de la majorité des chrétiens de l'Inde. Les conversions en masse qui se sont faites dans ces milieux marginaux ne sont évidemment pas sans ambiguïté car le christianisme représente pour tous ces gens une occasion unique de promotion sociale. Il faut accepter cela comme un fait, tout en cherchant à purifier et à approfondir ce christianisme originellement très mélangé. C'est un peu ce que cherche à faire en ce moment le P. Englebert ainsi que d'autres missionnaires.

Le premier à avoir résolument pris la défense de ces Tribus face à l'exploitation dont ils étaient l'objet, est un jésuite flamand, le Père Lievens, il y a une trentaine d'années. Il s'en est suivi un mouvement massif de conversions au christianisme. Beaucoup de jésuites en mission dans l'Inde du nord, en Afrique et au Soudan (par exemple le P. Toppo, actuel provincial d'Afrique de l'Est) sont originaires de ces Tribus.

Parallèlement à cette chrétienté de fraîche date, représentant environ la moitié des chrétiens bengalis, il existe une autre chrétienté beaucoup plus ancienne issue des conversions faites par les Portugais il y a plusieurs siècles. Cette vieille chrétienté a été et demeure très occidentalisation et réfractaire à l'effort actuel de bengalisation et d'inculturation que cherche à faire l'Eglise et la Compagnie. Ces chrétiens, nommés Gomez, Fernandez, Pereira, Rosario, D'Souza, etc..., sont devenus pratiquement étrangers à leur culture d'origine, de par le style même qu'a adopté la mission dans les siècles passés. Devenir chrétien, c'était pratiquement s'arracher à sa culture, à son milieu, à ses habitudes, à ses traditions, et, comme signe de ce passage, c'était adopter un nom étranger exprimant ce déracinement radical auquel étaient condamnés les convertis. Rien d'étonnant, dans ce contexte, à ce que l'hindouisme ait résisté massivement à tout effort d'évangélisation. Car, pour un hindou, tout comme pour un musulman, religion et société ne font qu'un - et l'hindou converti se trouve comme un poisson hors de l'eau.

Ce fait n'est que la conséquence du refus systématique que l'Eglise a opposé aux efforts d'indianisation du christianisme. Ces efforts ont été tentés par le P. de Nobili, à la fin du 16e siècle, pour la haute caste des Brahmanes, et par le P. Beschi, au 17e siècle, pour le petit peuple. Il y a quelques décennies, le P. Charles, théologien belge à Eegenhoven, suivi par le P. Antoine, a repris cet effort de réflexion et de recherche, pour découvrir dans l'hindouisme des pierres d'attente susceptibles de servir de support à un christianisme authentiquement indien. Rompant avec la traditionnelle méthode des baptêmes individuels, cet effort consistait en une approche globale de l'hindouisme, visant à christianiser l'ensemble de sa culture et de sa civilisation par une assumption de toutes ses valeurs. Pour ce faire, il s'agissait de dépouiller le christianisme de sa gangue occidentale pour n'en conserver que l'essentiel. Cet essentiel devait à son tour s'incarner et s'exprimer dans une culture et une mentalité authentiquement hindoues - ou indiennes. Il s'agissait aussi de comprendre qu'en Orient religion, culture et société sont inséparables. En d'autres termes, que la religion est aussi une manière d'être et de penser un style de vie et un système socio-économique prenant l'homme dans toutes les dimensions de son existence. Faute d'avoir pris conscience de cela dans le passé, l'Eglise en est arrivée à faire de ses chrétiens des aliénés, des déracinés, des marginaux. Ce travail de recherche, qui s'est exprimé pendant près de vingt ans dans la revue *Light of East*, a été repris ces dernières années par certains Pères Indiens dans le Sud (Provinces de Karnataka, de Kerala et de Tamil Nadu). L'effort de conquête des générations passées est donc remplacé aujourd'hui par un humble effort de compréhension, de dialogue et de présence, comme c'est actuellement le cas dans la plupart des autres pays de mission à travers le monde.

Parallèlement à cette tentative d'hindouisation de l'Eglise menée par les Pères Charles et Antoine, est né il y a vingt ans, un deuxième courant de recherche tourné vers l'islam avec le P. Courtois, qui publia à l'époque ses *Notes sur l'islam*. Cette ouverture vers l'islam est aujourd'hui reprise par l'équipe du JAMI.

La pastorale de nos jésuites ici est entrée en ce moment dans une nouvelle phase, celle d'une prise en main de la chrétienté bengali par elle-même. Ces chrétiens ne sont pas seulement sous-développés au plan socio-économique, ils le sont aussi et même davantage sur aux plans religieux et spirituel. Il s'agit donc de les aider à se former, à s'approfondir, à épanouir leur foi, et cela dans leur propre langue, leur propre culture, par une redécouverte de leur héritage et de leurs traditions nationales. Il s'agit aussi d'aider cette poussière de chrétiens à se constituer en une communauté consciente et fière d'elle-même, capable de prendre sa place au sein de l'Eglise et de la société indiennes. Le *Centre Liturgique et Pastoral* dont s'occupe le P. Englebert, vise justement à promouvoir tout cela par une action sur les jeunes visant :

- un développement intégral de leur personnalité articulant l'humain et le spirituel,
- une réflexion sur leur vie et leur milieu,
- une formation au leadership, à l'engagement et à la responsabilité qui fasse d'eux des ferments de transformation de leur milieu.

Parallèlement à cet effort de formation, le Centre mène un travail de recherche sur la catéchèse, ainsi que d'adaptation et de traduction de textes et chants liturgiques. Pour cela, on aura recours à un poète bengali, on mettra en musique les poèmes de Tagore, qui sont d'inspiration authentiquement mystique et chrétienne. Il faut dire que Tagore a eu une très grosse influence sur la classe cultivée bengali, qui trouve en lui l'expression la plus pure de sa culture et de son âme.

La culture bengali est un des sommets de la culture indienne, tant sur le plan littéraire et poétique, que dans les domaines du théâtre et du cinéma. N'oublions pas que plusieurs grands prix du cinéma international ont été attribués ces dernières années à des films bengalis, notamment la grande réalisation intitulée SATYA JIT RAY. Ces films se distinguent de la grosse production commerciale hindi par leur finesse, leur profondeur et leur valeur humaine.

Mais le cinéma n'est qu'une des manifestations de cette sensibilité et de cette créativité innées du peuple bengali. Celles-ci s'expriment depuis des siècles dans les poèmes et mélodies des troubadours et chansonniers populaires parcourant les villages. Une autre manifestation plus récente est la formation spontanée de troupes théâtrales et de groupes culturels, aussi bien dans les cafés de la cité que dans les taudis de la banlieue. D'après le P. Beckers, qui vit ici depuis 25 ans, le Bengale et, plus tardivement sa capitale Calcutta, peut être considéré comme le plus grand centre culturel de toute l'Inde.

A côté du rôle joué par Tagore dans cette fermentation intellectuelle et culturelle, et en partie à travers lui - d'autres influences ont joué pour favoriser cette ouverture : les idées libérales occidentales, le scientisme, tout le courant positiviste actuel, le marxisme enfin tellement actif et influent dans cette région de l'Inde, à la fois pauvre et industrialisée.

Dans cette même résidence, je fais aussi la connaissance du P. Robert Wirth, maltais, responsable d'un centre de formation d'animateurs sociaux - *Leadership Training Service* - né d'un effort d'adaptation des anciennes Congrégations Mariales à des non chrétiens. Il s'agit donc de la spiritualité ignatienne dans le cadre d'une formation sociale s'adressant à des laïcs. Un travail remarquable de recherche, de publication et de formation se fait à travers ce Centre. C'est - en beaucoup plus développé - ce que Caritas cherche à réaliser en Égypte à travers ses camps de formation de jeunes du Caire et d'Alexandrie. Je découvre ici une piste extrêmement intéressante pour une collaboration possible dans ce domaine : envoi

de jeunes pour se former ici aux méthodes du Centre pour une période de 4 à 6 mois, possibilité pour le P. Wirth de donner huit jours de session au Caire lors de son passage via Malte ; utilisation des manuels et du matériel publié par le Centre, etc.... Autre activité de la Résidence : le Centre audio-visuel de communications sociales, dirigé par le P. Roberge, jésuite canadien. Ce centre n'est pas aussi développé que celui de Jogjakarta, mais il demeure quand même remarquable. Le P. Roberge cherche entre autres à mettre à la portée des villages et des petites gens les moyens audio-visuels de communication sociale, à travers une éducation de base, tant dans le domaine religieux que dans les autres domaines. Il a mis au point notamment un projecteur de diapositives très simple et bon marché pouvant fonctionner avec une simple lampe de 100 watts ou avec un Petromax. J'emporte avec moi un échantillon de cet instrument pour le répandre autour de moi en Égypte - spécialement dans les villages et les lieux dépourvus d'électricité.

Au cours du repas de midi, je fais la connaissance du jésuite responsable de la promotion des vocations. Celle-ci est en très forte crise en ce moment - rien que deux novices cette année - et ne me laisse guère espérer de recrues pour l'Égypte.

VISITE DE CALCUTTA

Mardi 12 février - VISITE DE CALCUTTA en autocar touristique. Calcutta est une cité toute jeune, qui n'a pas 400 ans d'existence. Créée de toutes pièces par les Britanniques, ceux-ci en ont fait la capitale de leur empire indien. Nombreuses constructions de style colonial anglais, grand champ de courses, immense stade pouvant contenir jusqu'à 85.000 personnes, très vaste jardin botanique où l'on peut admirer LE PLUS GRAND ARBRE DU MONDE – un banyan dont la circonférence fait près d'un demi kilomètre !

Souks aux mille couleurs pullulant de monde et quartiers ouvriers où le communisme se manifeste par une multitude d'affiches et de slogans accompagnés soit de l'étoile rouge, soit de la faucille et du marteau.

Le communisme est particulièrement actif dans cette région de l'Inde - Calcutta, Jamshedpur - où sont concentrées les grosses industries du pays. En fait, malgré les efforts que déploie le gouvernement, le communisme obtient d'assez maigres résultats, et le nombre infime de voix qu'il a obtenues aux dernières élections en sont la preuve.

A Jamshedpur, énorme cité industrielle voisine de Calcutta, se trouve le plus gros haut-fourneau de toute l'Asie ainsi que les immenses usines automobiles TATA (ex-collaborateurs de Mercedes-Benz), dont les produits - voitures, camions, autobus - inondent le marché égyptien. Dans cette cité, le communisme n'a presque aucune influence, étant donné la gestion intelligente des responsables et leur souci de justice sociale. Ces entreprises sont surtout dirigées par la secte des PARSIS (adeptes de Zoroastre) groupe religieux particulièrement actif dans le pays. Chose remarquable, ces usines n'ont pas connu une seule grève depuis près de vingt ans.... ce qui n'est pas peu dire dans un pays à la fois pauvre et démocratique, où l'influence communiste est intense. Cela prouve que la meilleure réponse au spectre soviétique est une authentique justice sociale accompagnée d'une gestion à la fois sage, humaine et intelligente.

Cette concentration industrielle à Calcutta attire de partout un très grand nombre de paysans pauvres ou de chômeurs espérant trouver du travail dans la cité. Ils arrivent parfois seuls, parfois avec femme et enfants, et s'installent sur les trottoirs de la ville, d'abord en plein air, puis dans de petits abris de bois, de tôle ou de toile, qui donnent aux rues de Calcutta cet aspect effroyable qui l'a rendue si tristement célèbre.

A vrai dire, j'ai été moins impressionné par les taudis de Calcutta que par ceux de Bombay, où j'avais l'impression d'une plus grande misère qu'ici. Calcutta, en fait, rappelle

pas mal le Caire, mais en plus propre et en moins surpeuplé. Il y a quelques tas d'ordure de temps en temps, quelques ornières ici et là dans les rues, des trottoirs en mauvais état, mais nous sommes très loin de cette saleté, de cette négligence, de ce délabrement de certains quartiers de notre capitale. Le Caire, de ce point de vue-là, bat tous les records...

Peu de monuments à Calcutta, étant donné le caractère très jeune de la cité, étant donné aussi l'absence de pierre de taille dans cette région argileuse et sédimentaire des embouchures du Gange. Les quelques monuments que nous visitons ont à peine cent ans :

LE TEMPLE JAIN - Les Jains sont une secte bouddhiste très stricte, se caractérisant par une ascèse impitoyable, une grande austérité et un extrême respect de la vie, qui entraîne comme conséquences un régime végétarien, d'extrêmes précautions pour éviter de tuer le moindre insecte et une nudité totale dans certains couvents.

LE TEMPLE DE DAKSHINESWAR dédié à Shiva - encore Shiva - et dans lequel le fameux mystique hindou du XIX^e siècle **SRI RAMAKRISHNA** a été grand prêtre pendant de nombreuses années. On nous fait visiter sa chambre à coucher où l'on vient de partout prier et se recueillir. Sri Ramakrishna, bien que Brahmane de caste, a rompu résolument avec les préjugés de classe en franchissant la barrière infranchissable qui le séparait des parias dont il a voulu partager le sort et la vie.

Ce saint, qui rayonnait la charité la plus évangélique, disait un jour : « Celui qui ne reconnaît pas Dieu lui-même dans le premier homme qu'il rencontre, ne le trouvera ni dans le temple, ni dans son cœur, ni dans ce monde, ni dans l'autre. »

Il se présenta un jour devant la maison d'un paria, tenant un balai à la main et demandant à balayer la maison. Le paria, glacé d'épouvante, se jeta à genoux et le supplia de ne pas approcher un intouchable. La terre et le ciel crouleraient d'un pareil blasphème, car les parias sont les premiers à croire à la malédiction liée à leur sort. Face à cette réaction, Sri Ramakrishna se retire, pour revenir la nuit suivante balayer la maison de l'intouchable avec sa chevelure...

Cet homme extraordinaire a suscité une nombreuse postérité à travers la **RAMAKRISHNA MISSION**. Cette organisation philanthropique, dont les centres se multiplient partout en Inde, a été fondée par le grand disciple de Ramakrishna, **VIVEKANANDA**. Cet organisateur à l'esprit positif et pratique, s'orientera surtout vers l'engagement patriotique et social, dans la ligne moniste du Vedanta. Son institution a été fortement influencée par le christianisme ainsi que par l'enseignement social de l'Eglise. Nous terminons notre matinée par la visite de la maison et du mausolée de Ramakrishna. Celui-ci est érigé à l'intérieur d'un temple magnifique, qui est sans doute le plus bel édifice de Calcutta.

Bonne conversation ce soir avec le P. Beckers. Nous parlons des efforts d'indianisation du christianisme tentés par les jésuites. Le P. DE NOBILI - fin XVI^e - et début XVII^e - véritable pionnier en ce domaine, a porté son effort sur la philosophie et la métaphysique. Il s'adressait surtout aux hautes castes car, disait-il, si l'on parvient à les gagner au christianisme, le reste de la société suivra. Méthode très jésuite qui consiste à agir sur les têtes et les élites.

Le P. BESCHI, au cours du XVII^e siècle, a poursuivi cet effort d'indianisation, mais dans une ligne très différente. Pénétrant en profondeur la littérature tamile, il en devient un des plus grands poètes, au point qu'une statue de lui a été érigée par le gouvernement dans la région du Tamil Nadu. Il s'adresse plutôt aux petites gens dans une perspective tout autre que celle du P. de Nobili.

Ces efforts d'indianisation ont malheureusement été interrompus par la suppression de la Compagnie en 1773. Repris au XIX^e siècle par les nouveaux missionnaires français retournant en Inde, ils n'ont guère été poursuivis, par suite de l'anglicisation vers laquelle

s'orientaient nos collèges et institutions. La langue anglaise, enseignée par les protestants, est un moyen important de promotion sociale et ouvre la porte aux plus hautes situations. Pour atteindre cette nouvelle élite gouvernante, les jésuites emboîtent le pas aux protestants et, abandonnant les langues locales, se tournent vers l'anglais qui dominera jusqu' nos jours nos institutions d'éducation.

Cette politique formera toute une "aristocratie culturelle" aliénée de ses traditions et incapable de parler sa propre langue, comme cela a été malheureusement le cas dans les autres colonies et "pays de mission".

En ce moment, un mouvement en sens contraire s'amorce et un certain nombre de nos écoles prodiguent leur enseignement dans les langues régionales. De même, une partie de la formation jésuite se donne désormais dans les langues locales, à partir du noviciat.

Nous causons ensuite du recrutement dans la Compagnie indienne. Le P. Beckers constate que l'ancienne génération de jésuites indiens est issue des castes supérieures et a passé par nos écoles et universités - comme le P. Divarkar, Assistant du P. Général. Ce recrutement est à peu près tari en ce moment - sans doute parce que cette classe sociale est plus sensible à la crise actuelle et aux bouleversements de notre société moderne. Les nouvelles vocations indiennes sont de milieux beaucoup plus modestes et proviennent des classes pauvres ou moyennes de la société.

Le P. Beckers me parle ensuite des CASTES, qui demeurent encore un des gros problèmes de la société indienne, bien que le processus de modernisation et d'urbanisation tende à l'atténuer. Selon la tradition classique, la société hindoue se répartit en quatre grandes castes, qui elles-mêmes se subdivisent en une multitude de sous castes comptant près de 3.000 catégories. Au sommet de la hiérarchie se trouvent les BRAHMANES qui sont soit des prêtres, soit des enseignants. Viennent ensuite les KSHATRIYAS, guerriers et administrateurs. Au troisième rang se trouvent les VAISHYAS, financiers et commerçants. Enfin, au plus bas degré de l'échelle, nous trouvons la grande masse des travailleurs manuels : paysans, ouvriers, artisans, etc.

Plus bas encore que le dernier degré de cette hiérarchie se rangent ces exclus de la société appelés PARIAS ou INTOUCHABLES, à qui sont dévolues les occupations considérées comme "impures" : le nettoyage, la voierie (balayeurs, charognards), le tannage du cuir, certains métiers comme celui de barbier. Quant aux accoucheuses elles sont en général femmes de cordonniers. Je me demande pourquoi... Ces parias sont composés de membres d'anciennes tribus aborigènes et autres, assimilées par l'hindouisme - d'où la couleur brune de leur peau. Cette exclusion des parias s'explique en partie par les origines lointaines de l'antipathie raciale entre les Aryens à peau claire et les autochtones à peau sombre.

Mercredi 13 février - RENCONTRE DE MOTHER TERESA

A 5h45 du matin, à la maison centrale des *Missionaries of Charity*, de Mother Teresa, messe concélébrée avec un Père américain responsable du *Catholic Relief Service*, et un Père diocésain français, animateur des *Amis de Mère Teresa* en France.

Dans l'immense salle-chapelle dominant la grand'rue, déjà bourdonnante de tramways et d'autobus - malgré l'heure matinale - quatre cent religieuses, toutes très jeunes, drapées dans leur grand sari blanc bordé de bleu, prient accroupies sur le sol. C'est impressionnant...

En face de moi, tout contre le mur, une petite vieille se tient debout dans un coin, vêtue du même sari que ses compagnes. C'est MOTHER TERESA. Elle couve ses filles d'un regard maternel, tout de bonté et de tendresse. Elle paraît lasse et fatiguée, usée par son travail épuisant de fondations, par ses incessants voyages et ses rencontres continues avec toutes sortes de gens.

Après la messe, je m'avance vers elle pour lui proposer de fonder en Égypte une ou deux maisons pour le soin des lépreux. Elle a justement reçu de Mgr Egidio, l'évêque latin d'Égypte, une invitation à laquelle elle n'a pas encore répondu. Elle accueille ma requête très favorablement, car - ayant déjà ouvert une maison à Beyrouth et une autre à Gaza - elle caressait le projet de faire quelque chose en Égypte. En fait, ce n'est pas une, mais DEUX maisons qu'elle compte ouvrir, car ses implantations vont toujours par paire.

Je lui parle de l'apprentissage de l'arabe par ses religieuses et de la nécessité d'y consacrer deux ans à plein dès le départ. Elle me répond qu'un mois suffit amplement, les après-midi seulement - les matinées devant être consacrées au travail et aux contacts. J'essaie de lui expliquer que l'arabe est une langue difficile, qui nécessite un très gros investissement. Elle me répond que les autres religieuses travaillant dans les pays arabes ont déjà procédé ainsi et que tout a très bien marché, puis elle ajoute avec un sourire que la Providence est là pour combler nos lacunes éventuelles et faire que tout aille pour le mieux. Je n'ai plus qu'à me taire.

Ce matin, le P. Provincial Noël D'Souza m'emmène de nouveau en croupe sur sa vespa pour une tournée à travers la campagne environnant Calcutta. Nous nous rendons dans une paroisse villageoise tenue par trois jésuites. Je suis frappé par la propreté des maisons paysannes, partout où je passe, bien que ces habitations soient en général faites de boue séchée.

A midi, DEPART POUR RANCHI. Le pilote, sans doute un peu cinglé, conduit son avion comme une moto. Départ en trombe, cahots et vibrations tout au long du trajet, malgré un ciel sans nuages et sans le moindre souffle de vent. Finalement, atterrissage brutal qui nous projette en l'air. Je compte porter plainte en arrivant. Mais je me trouve devant l'aéroport le plus rudimentaire que j'aie jamais vu : une grande salle, un hangar - personne à qui s'adresser...

RANCHI

Ranchi est un gros bourg du Bihar sud, au cœur d'une plaine assez pauvre, où vivent trois grosses tribus animistes, appartenant aux peuplades aborigènes de l'Inde. Ces gens au teint très brun, presque noir, ont conservé cette beauté sauvage et vigoureuse des races primitives. Les femmes et jeunes filles sont parmi les plus belles que j'ai pu rencontrer au cours de mon voyage.

Le christianisme a trouvé dans ces tribus un terrain très favorable à l'évangélisation. Il paraît que, dans cette région centrale du nord de l'Inde, il se fait chaque année près de 60.000 conversions au christianisme, sur un total d'environ 100.000 pour toute l'Inde. Chrétientés jeunes et ferventes, où les vocations sont assez nombreuses.

A l'aéroport de Ranchi, le P. Mikhaïl, secrétaire du Provincial, m'attend avec la voiture de la maison. Cette maison est située dans une rue tout entière occupée par des institutions catholiques. C'est impressionnant ! Je fais la connaissance du P. Pascal Topno, Provincial de Ranchi, homme discret et timide, qui s'occupe de moi avec une extrême gentillesse tout au long de mon séjour ici.

Je visite avec lui une immense église-monument érigée par l'Etat italien en mémoire de ses soldats internés ici par les Anglais au cours de la deuxième guerre mondiale. Puis c'est la tournée des établissements scolaires - externats ou internats, pour garçons ou pour filles - groupant un total de plus de 10.000 élèves. Ici, tout comme en Égypte, on se dispute le privilège de mettre son enfant dans une institution catholique, et les mêmes problèmes d'admission se posent.

La province de Ranchi compte plus de 550 jésuites, dont un certain nombre de flamands, autrefois responsables de cette région. Ce sont des hommes extrêmement actifs et des organisateurs nés.

Ce soir, je rencontre le P. John Prabhu, Provincial de Jamshedpur, qui me dit avoir reçu une lettre d'un de ses scolastiques de Shambaganur exprimant le désir de travailler en Égypte. Ma causerie là-bas a donc commencé à porter du fruit.

Jeudi 14 février - Je me rends en voiture au village de KHUNTI – à 45 kms de Ranchi - où les jésuites ont une paroisse et une résidence. C'est une vraie mission en pleine campagne, au milieu des "tribus" dont je parlais hier. Un Frère jésuite s'occupe ici du recrutement de la Compagnie en Frères Coadjuteurs, et son groupe compte une douzaine de candidats - de dix-huit ans environ - que j'ai trouvés occupés à des travaux de construction.

L'après-midi, plusieurs visites:

- une imprimerie catholique - la meilleure de tout le Bihar - tenue par un Frère jésuite,
- un centre de formation au leadership pour laïcs, tenu par le P. Vijay Kamath,
- un *hostel* pour 240 étudiants universitaires, tenu par un Frère coadjuteur,
- un Institut social, tenu par le P. Van den Bogaert.

Au passage, le Provincial me montre un petit quartier d'une soixantaine de maisons basses, construites sur un terrain appartenant aux jésuites et offert par eux à ces familles nécessiteuses. Je trouve ce geste remarquable.

Au moment de me coucher, quelqu'un frappe à ma porte: c'est le P. Lawlor, jésuite irlandais, tout courbé par l'âge, une chevelure toute blanche, un regard de feu. Il s'occupe d'apostolat auprès des musulmans. Ceux-ci sont nombreux, spécialement dans notre quartier.

Vendredi 15 février - Nous nous rendons avec le Provincial, le P. Lawlor et le P. Kamath chez Maître HAFEEZ, avocat à la Cour d'appel et converti de l'Islam. Personnalité extraordinaire - un véritable lion - militant chrétien convaincu, il est devenu parmi ses anciens coreligionnaires un apôtre courageux, malgré les quatre tentatives d'assassinat dont il a été l'objet. Il vit toujours dans son quartier musulman avec sa femme et ses enfants, ainsi qu'avec quatre ou cinq autres familles qui l'ont suivi dans sa conversion.

Sa méthode consiste à mettre le Coran en contradiction avec lui-même, tout comme mon ami Georges Gabriel d'Alexandrie. Il a ouvert au second étage de sa maison une salle de prières islamo-chrétienne où le P. Lawlor organise régulièrement des célébrations adaptées à son nouveau milieu de convertis. Tous deux comptent bientôt acheter un terrain proche pour y construire une "mosquée chrétienne", selon l'expression savoureuse de Maître Hafeez.

Cet homme a par ailleurs un autre champ d'action. En tant qu'avocat à la cour d'appel, il fait le tour des prisons pour y découvrir les personnes enfermées sans raisons valables ni procès préalable, et qui traînent ainsi depuis des mois ou des années dans leur cellule sans aucun recours possible. Maître Hafeez prend leur cas en main, étudie leur dossier et parvient souvent à les innocenter. Grâce à lui, près de deux mille prisonniers ont déjà été libérés à ce jour. Il me montre sur les rayons de son étude un grand nombre d'autres dossiers qui attendent... Je trouve ça remarquable.

Dans le salon de Maître Hafeez, je trouve une grande photo encadrée d'un jésuite belge, le P. Herman Raschaert, massacré par les hindous il y a quelques années pour avoir pris la défense des musulmans, au cours d'une des nombreuses rixes sanglantes qui opposent régulièrement hindous et musulmans. Le P. Raschaert, debout à la porte de la mosquée où s'étaient réfugiés femmes et enfants musulmans, avait essayé de plaider leur cause et de

s'opposer à leurs agresseurs hindous. Ces derniers, ne voulant rien entendre, l'ont sauvagement massacré, ainsi que tous les musulmans de l'endroit.

Nous nous rendons chez un jésuite gourou, SWAMI NARENDRA, qui vit en ascète tout près d'un petit temple hindou-chrétien, qu'il a lui-même construit dans la banlieue de Ranchi. 64 ans, cheveux hirsutes et longue barbe grise, assis en lotus sur une natte, il nous explique son effort d'hindouisation du christianisme. Au cours de célébrations avec certains hindous des hautes castes dont il est devenu le gourou, il procède à la lecture de textes tirés des Vedanta, des Upanishads, de la Bhagavat-Gita et de la Bible, Ces textes sont ensuite commentés, puis médités par l'assemblée. Pendant un temps de silence, le P. Narendra récite à voix basse le canon de la messe, insérant ainsi la liturgie eucharistique au coeur de sa célébration hindoue.

Sans dire qu'il est chrétien, il proclame que son "dieu personnel" c'est Jésus-Christ. En effet, dans l'innombrable panthéon des dieux, chaque hindou a la possibilité de se choisir son "dieu personnel". Le choix du P. Narendra n'a donc rien d'étrange et constitue pour lui une plate-forme pour annoncer l'Évangile. Il est d'ailleurs admis que Jésus serait une des nombreuses réincarnations de Bouddha.

Au centre du temple, l'Eucharistie est conservée dans un tabernacle sous forme de triangle encastré dans le mur et surmonté d'un grand panneau sur lequel est inscrit le mot "OM", qui est l'appellation de Dieu dans la mystique hindoue.

Sur la table basse qui sert d'autel, un symbole hindou de la fécondité trône en bonne place. Il s'agit d'une lourde pièce de basalte noir taillé, représentant la coupe longitudinale agrandie d'un utérus féminin par l'orifice duquel est en train de pénétrer un spermatozoïde. Dans le creux de la matrice se dresse une pyramide - symbole de la Trinité - en lieu et place du symbole phallique qui s'y trouve normalement.

Le style de vie du P. Narendra, ainsi que celui de six ou sept disciples vivant avec lui, est extrêmement pauvre : nourriture plus que frugale, dortoir exigu constitué de planches recouvertes d'une paille. Rien d'étonnant à ce qu'en arrivant nous l'ayons trouvé grelottant de fièvre et atteint de malaria.

Cet après-midi, je m'envole pour PATNA où m'accueille le P. Josy Kundungal et le F. Joseph Currie. On passe visiter le grand institut de danse classique de Patna, le seul de tout le Bihar. Le soir, séance récréative pour l'inauguration du nouveau pré-noviciat situé dans la banlieue de Patna.

Samedi 16 février - Ce matin, je donne ma causerie sur l'Égypte aux novices et juvénistes de Patna réunis. Midi, je prends l'avion pour Katmandou .

KATMANDOU - NEPAL

Au-dessous de moi, le Gange majestueux s'étale paresseusement dans la plaine ; son lit, à certains endroits, peut atteindre plusieurs kilomètres de largeur.

Voici les premiers contreforts de l'Himalaya. Mon coeur bat à la pensée que je vais enfin voir, pour la première fois, ce fameux massif. A perte de vue, les pics s'étendent pour se fondre dans de gros nuages qui envahissent l'horizon. C'est impressionnant. Une fois franchie cette barrière, nous commençons à survoler le plateau du Népal aux petites maisons rouges et aux champs tout verts. Ce plateau était paraît-il autrefois un immense lac.

A l'aéroport de Katmandou je suis frappé par les premiers visages népalais aux yeux légèrement bridés, au teint hâlé, aux joues pleines, tels qu'on les voit dans les albums et les atlas de géographie. C'est un mélange des races mongoloïde et caucasienne.

Le taxi qui m'emmène à Xavier's School - encore une ! - embarque avec moi une belle finlandaise qui se met à causer avec le chauffeur en népalais. Surpris, je l'interroge. Elle me répond qu'elle a appris cette langue - qui est, paraît-il assez facile - au cours de ses trois années passées ici en vue de s'initier à la mystique bouddhiste. Elle est de retour en ce moment pour un genre de "recyclage". Je suis très édifié d'apprendre qu'elle a chaque jour un temps de "méditation" personnelle.

LE NEPAL, royaume indépendant, jamais colonisé, compte 14 millions d'habitants dont la religion est un mélange de bouddhisme et d'hindouisme. Si l'on veut distinguer, on peut dire, grosso modo, que 75% d'entre eux sont hindouistes et 25% bouddhistes. Il faut ajouter quelque 3% de musulmans, trois ou quatre cents catholiques et presque autant de protestants. Toute conversion et tout prosélytisme sont interdits par la loi.

Ce qui me frappe dès l'abord c'est l'extrême religiosité de ce peuple - une religiosité mêlée de toutes sortes de superstitions - mais vraiment touchante. La ville de Katmandou est peut-être le lieu du monde groupant le plus grand nombre de temples et de sanctuaires. Il y en a littéralement partout, ce qui donne à la ville l'air d'un immense monastère de toits en pagode superposés. Il paraît d'ailleurs que le style "pagode" est d'origine népalaise et qu'il s'est répandu, à partir d'ici, en Chine et au Japon.

Je profite de ma soirée pour faire un tour de ville. Dans les sombres sanctuaires enfumés, les fidèles de tout âge ne cessent de se Bousculer pour faire leurs dévotions. Une fois leur offrande déposée, ils sortent du temple non sans avoir auparavant agité une des nombreuses cloches ou clochettes suspendues à l'extérieur. Surpris, je me renseigne sur le sens de ce geste. On me répond que c'est pour attirer l'attention des dieux sur leur prière ou leur offrande. J'ai même vu quelques hippies les imiter en cela et je me suis surpris moi-même à le faire...

Je poursuis ma promenade vespérale dans les ruelles sales et crevassées de Katmandou. L'électricité vient tout juste de pénétrer ici. Des maisons noires aux plafonds bas, au seuil desquelles hommes, vieilles femmes et jeunes enfants fument cigarettes, chanvre et autres stupéfiants... De sombres cours intérieures aux mille dédales, d'innombrables échoppes, vaguement éclairées d'un quinquet, où le marchand se tient comme un monarque, jambes croisées en lotus, au milieu de sa marchandise... Va-et-vient incessant d'ombres qui vous frôlent et disparaissent dans la nuit...

J'ai l'impression de me trouver en plein Moyen Age, dans une ville fantôme. Le Népal, en effet, n'a commencé de s'ouvrir à la civilisation moderne qu'il y a tout juste trente ans. La roue était encore inconnue ici en 1950, et les gens continuent jusqu'à présent à porter sur leur dos de très lourdes charges au moyen d'une sangle leur traversant le front, comme les portefaix de Beyrouth.

Les jésuites travaillant ici sont au nombre d'une vingtaine, en majorité américains, de la Province de Chicago. Ils sont là depuis près de 25 ans et s'occupent d'une école secondaire - St Xavier's School, dans laquelle je loge - d'un centre social et d'un centre de recherches sur l'adaptation du christianisme aux religions d'Asie. Faute de temps, je ne pourrai malheureusement pas visiter ce dernier centre. Par contre, je cause longuement avec le P. Gafney, responsable du centre social. Il s'occupe de la désintoxication des drogués népalais, ainsi que de deux orphelinats. J'en visite un tout près de l'école, qui me brise le cœur.

La misère est grande ici, car le Népal n'a guère de ressources naturelles et les gens font vraiment pitié. On a l'impression d'une société décadente, d'une race quelque peu dégénérée, minée par la drogue et autres stupéfiants. D'où une négligence, un laisser-aller, une saleté, qui frappent le voyageur dès l'abord. On n'a pas l'impression que le gouvernement fasse l'effort de développement et d'organisation qui s'impose. Le Roi - qui est

tout-puissant et représente pour le peuple la réincarnation de Vishnou - a pourtant reçu une partie de sa formation chez les jésuites, et la Reine, chez les religieuses.

Dimanche 17 février - Toute la journée d'aujourd'hui est remplie par une randonnée en autocar jusqu'à la frontière chinoise. Nous empruntons la seule route traversant le Népal, du nord au sud. Elle se faufile le long d'un torrent dominé par d'impressionnantes montagnes. Nous traversons des villages aux maisons noires, serrées les unes contre les autres, et recouvertes d'un toit de chaume.

La vie est demeurée ici au stade le plus primitif. Toujours la même misère, mais, contrairement à la ville, on a l'impression que les gens d'ici sont plus robustes, sans doute par suite de la pureté de l'air. De jeunes enfants de 7-8 ans, vêtus d'une simple chemise ou d'une robette en lambeaux, ne semblent guère souffrir du froid, qui est pourtant très rigoureux. Il faut croire que la sélection se fait ici à la naissance et que ne survivent que les enfants ayant assez de résistance pour affronter un tel climat.

Il paraît d'ailleurs qu'au Tibet - pays contigu - la coutume veut que les parents plongent l'enfant, dès sa naissance dans un torrent glacé. Le bébé devient d'abord cramoyisé, puis tout bleu. On le retire alors de l'eau. S'il est mort, c'est qu'il ne méritait pas de vivre, s'il survit, il se trouve vacciné contre le froid pour tout le reste de sa vie.

Dans l'autocar, je fais connaissance avec quelques compagnons de voyage :

Un jeune médecin allemand qui vient s'initier aux arcanes de la médecine psychosomato-spirituelle, telle qu'elle est pratiquée et enseignée au Tibet. Il est convaincu que la médecine traditionnelle échoue, faute d'avoir su intégrer dans sa vision l'aspect spirituel de l'homme.

Une jeune fille française, qui vient de visiter Calcutta avec ses parents et qui collabore avec *Frères des Hommes* pour des programmes de développement en Inde. Je l'invite à venir travailler en Égypte où son association est en train de lancer un projet en collaboration avec l'Association de la Haute-Égypte.

Un botaniste suisse, qui étudie méthodiquement la flore montagnaise pour voir l'effet de la pollution de l'air et des radiations nucléaires sur la végétation des hautes altitudes. Ses recherches s'intègrent dans un programme international qui révèle que, partout dans le monde, les couches concentriques de cellulose qui se forment annuellement dans l'arbre, sont sensiblement moins épaisses depuis une vingtaine d'années. Le fait d'avoir constaté ce phénomène sur des arbres de haute montagne signifie que la pollution de l'air s'étend bien au-delà de nos cités et de nos agglomérations urbaines pour contaminer la couche atmosphérique de la terre dans sa totalité. On n'a pas pu faire de semblables expériences sur des humains, car il est difficile de leur couper un membre pour étudier l'épaisseur de ses couches concentriques - si tant est qu'il en ait !...

Nous arrivons enfin à la frontière chinoise, marquée par deux énormes montagnes séparées par une rivière et réunies par un pont. De part et d'autre du pont, une sentinelle monte la garde sous son drapeau. La sentinelle chinoise, littéralement figée en statue, est la seule présence humaine de l'autre côté du pont. J'éprouve un étrange sentiment de mystère face à cette terre chinoise qui se trouve pour la première fois devant moi.

Je rentre ce soir enchanté, épuisé et fiévreux, car je traîne depuis quelques jours une mauvaise grippe, résultat de ma grande fatigue. Pour comble de malheur, la bouillotte qu'on me donne pour réchauffer mon lit, mal fermée par l'infirmier, me fait une inondation sous les couvertures

Lundi 18 février

Comme l'avion a quatre heures de retard, j'en profite pour rédiger ces notes. DELHI, dernière étape de mon voyage. Ouf ! je suis vraiment à bout de forces. Aussitôt arrivé à Delhi, je me rends chez le P. Ambrose di Mello, Provincial de l'Inde, où nous tenons une réunion avec les pères Christian Troll et Terence Farias pour mettre au point les modalités d'une collaboration future entre l'Inde et l'Égypte.

Mardi 19 février - Retour au CAIRE, où Francis Berkemeijer m'accueille à l'aéroport. Ce voyage n'aura été finalement pour moi qu'une longue et continue méditation sur l'homme, le monde et la société - un incessant dialogue avec Dieu. Dieu, que je n'ai cessé de contempler, de goûter, d'admirer et d'aimer à travers tant de visages et de paysages. Dieu, que je n'ai cessé de voir à l'œuvre dans un monde infiniment complexe qui cherche à tâtons son chemin vers son accomplissement. Dieu, que je n'ai cessé de sentir à mes côtés, me conduisant par la main, veillant sur chacun de mes pas, guidant chacune de mes démarches. Dieu, qui a mis sur mon chemin tant d'amis, tant de frères. Dieu, qui m'a ouvert tant de cœurs et de maisons, dans toutes ces terres inconnues. Dieu enfin, qui m'a donné la force et le courage d'aller jusqu'au bout de ce passionnant voyage. Qu'il en soit mille fois béni et remercié !...

Henri Boulad, sj